

INTRODUCTION

L'évolution de la pensée philosophique a toujours été dominée par deux courants majeurs. A l'époque de Karl Marx, ces deux courants étaient constitués par l'idéalisme et le matérialisme. Ce qui signifie que la philosophie est soit idéaliste, soit matérialiste. Et cela dure depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine.

La philosophie est fille de son temps. Ainsi, celle de Karl Marx n'échappe pas à ce sort. Le XIX^{ème} siècle où il vivait était dominé par la révolution industrielle et la démocratie. Ces dernières avaient presque gagné le monde entier. En Europe, nous avons l'exemple de la France ou encore de l'Angleterre. C'est une époque où l'industrie a pris une très grande place dans la production : d'où la naissance de la notion d'« ouvrier » ou de « travailleurs rémunérés » que Marx appelle dans sa propre terminologie : « les prolétaires ». Ce qui implique que ce mot « ouvrier » est un terme plutôt récent et qui est né surtout avec le développement de l'industrie. Dans les temps anciens et surtout dans l'Antiquité, il existait seulement des esclaves.

Cette période, c'est-à-dire le XIX^{ème} siècle, a marqué aussi la montée de la bourgeoisie. La société se divise de plus en plus en deux vastes camps bien différents : la bourgeoisie qui est la classe dominante, et le prolétariat qui est, au contraire, la classe dominée ou la classe des ouvriers. A partir de cette période, plusieurs mouvements philosophiques et littéraires ont vu le jour avec comme but l'amélioration des conditions de vie des hommes.

Marx est l'un des plus grands philosophes contemporains qui luttait pour ce changement ; tout au long de sa philosophie, il se battait pour ce but. De ce fait, il parlait de son matérialisme dit « praxiste » qui veut dire « action » ou « pratique » tout en apportant des critiques sévères sur les anciens philosophes, plus particulièrement sur l'idéalisme de Hegel. Influencé par ce dernier, Marx a constaté que l'idéalisme de Hegel nie

complètement la réalité humaine, la condition misérable des hommes qui, aux yeux de Marx, devront être nos premiers soucis.

Etant hégélien de gauche, c'est ainsi qu'il élabore une nouvelle forme de pensée plaçant l'homme comme le centre de tout intérêt. Ce qui implique que la philosophie de Marx est une philosophie purement matérialiste dans le sens où elle se concentre sur la réalité humaine, ou plutôt sur sa réalité existentielle.

Il en résulte aussi que cette époque a causé d'énormes problèmes à la masse populaire, et surtout aux ouvriers. Marx a fait le même constat car dans le régime capitaliste dominé par les bourgeois, les prolétaires ou les « ouvriers », malgré leur travail, continue à vivre dans la misère, et dans l'illusion. Autrement dit, le travail salarié capitaliste n'apporte ni une vie de prospérité ni un bonheur pour les ouvriers, mais au contraire, il devient pour ces derniers une source d'exploitation et d'oppression. Au lieu de se développer par ce travail, leur vie se détériore et se dégrade. En revanche, le bourgeois, par l'intermédiaire de la « propriété privée », détient tous les moyens de production et exploite le prolétaire qui ne possède que sa force de travail. Ainsi, pour les ouvriers prolétaires, leur force est une marchandise à vendre pour subsister.

De ce fait, selon la vision de Marx, le mode de production bourgeois engendre un antagonisme contrairement à ce qu'a dit Hegel. Ce dernier prétend que le système capitaliste est la fin de toute contradiction. Marx, par contre, conçoit qu'au sein même de ce système se situe une autre contradiction qui s'établit entre les bourgeois (propriétaires des moyens de production) et les prolétaires (vendeurs de leurs forces de travail). Ainsi selon lui, l'histoire de toute société depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours n'est que le reflet des contradictions économiques qui existent entre les deux classes antagoniques : classes dominantes et classes dominées. En un mot, l'histoire de toute société est l'histoire de lutte des classes.

Marx conscient de tous ces problèmes sociaux, va maintenant amener une nouvelle forme de philosophie nommée : « philosophie de la praxis »

ou « philosophie de l'action ». Car il disait que le monde n'a plus besoins d'être interprété comme le faisaient ses prédécesseurs. Il a plutôt besoin d'être transformé par la « praxis ». Cela consiste disait-il à voir des hommes actifs. Ainsi, cette nouvelle philosophie mettra fin à la domination capitaliste et fera naître, par la même occasion, une nouvelle forme de société que Marx appellera plus tard le « communisme scientifique ». Ce nouveau système éliminera toute forme de contradiction pour pouvoir partager les biens d'une manière équitable et mettre en place un système politique basé sur l'humanisme. Mais pour réaliser ce projet politique, Marx exige la nécessité du bouleversement de l'Etat bourgeois avec sa propriété privée.

Dans cette perspective, la démarche devra débuter selon Marx par la conscientisation de la masse ouvrière sur la nécessité d'une révolution. C'est justement ce qu'il appelle : « la révolution prolétarienne ». Cette dernière part d'un support matériel (libération des ouvriers prolétaires de l'exploitation bourgeoise) en visant aussi une fin matérielle, celle du développement de la condition humaine dans une société sans classe. Mais pour y parvenir, il faut renverser le système capitaliste et mettre en place ce qu'il nomme la « dictature du prolétariat ». Avec ce dernier, la domination bourgeoise disparaîtra pour pouvoir passer au communisme où une réconciliation entre les individus naîtra avec la célèbre devise selon la quelle : « à chacun selon ses capacités ». Ce qui signifie que chaque individu doit être payé ou rémunéré en fonction du travail qu'il a effectué.

C'est justement ce système humaniste de Marx et les raisons qui l'ont poussé à défendre les ouvriers opprimés qui nous ont conduit à choisir le thème de notre mémoire intitulé : « *Prolétariat et système capitaliste* » chez *Karl Marx*.

De ce fait, il convient nécessairement de savoir comment Marx pense accéder à la libération des ouvriers prolétaires au moment où l'on assiste à une domination totale des capitalistes, détenteurs de tous les pouvoirs économiques et sociaux. Peut-on imaginer un jour un monde sans cette

exploitation de l'homme par l'homme ? Ces interrogations feront l'objet de notre travail.

Dans le souci de bien mener notre analyse, nous nous sommes proposé de diviser ce travail d'études et de recherche en trois grandes parties, à savoir : l'itinéraire de la philosophie marxiste suivi par une vision générale sur la structure de « l'économie capitaliste » et enfin la solution proposée par Marx pour atteindre cette libération des prolétaires.

PREMIERE PARTIE

**ITINERAIRE DE LA PHILOSOPHIE
MARXISTE**

CHAPITRE I

LA PHILOSOPHIE DE MARX, UNE PHILOSOPHIE DIALECTIQUE

I-Marx, sa vie et ses œuvres :

Philosophe et économiste allemand, fils d'un avocat, Karl Marx est né le 05 Mai 1818 à Trèves (Rhénanie). Il est issu d'une famille bourgeoise d'origine israélite, c'est-à-dire, Juive mais convertie au protestantisme. Marx a été beaucoup influencé par les idées des philosophes allemands et par celles des grands socialistes utopistes français du Siècle des lumières.

Il fréquentait l'Université de Bonn, de Berlin dès l'âge de 17 ans. Dans ces Université, il se mêlait au groupe « des jeunes hégéliens » et à celui d'autres intellectuels d'extrême gauche. Ainsi, l'évolution de sa conception du monde avait pour point de départ, la philosophie hégélienne, plus précisément, son courant de gauche « les jeunes hégéliens ». Il suivait des cours de droit mais une année plus tard, il se lança dans l'étude de la philosophie.

A 23 ans, c'est-à-dire en 1841, Marx a achevé ses études à l'Université de Berlin et soutient sa thèse de doctorat : « *La différence de la philosophie de la nature d'Epicure et celle de Démocrite* ». Ayant abandonné la carrière universitaire, il se lançait dans le journalisme où est apparu son premier article dans le journal de Cologne « *Rheinische Zeitung* » (la Gazette rhénane) en octobre 1842. Il devient aussi le rédacteur en chef de ce journal. Mais à cause de sa tendance démocratique révolutionnaire, le gouvernement prussien a décidé de suspendre la Gazette Rhénane l'année suivante.

Membre du cercle des hégéliens de gauche, les opinions politiques de Marx étaient alors plutôt radicales, mais il n'est pas encore communiste. Il critiquait beaucoup les conditions politiques et sociales de son époque et c'est par le biais de son journal. C'est pour cette raison que les autorités prussiennes ont accusé Marx d'intellectuel révolutionnaire. Ainsi, après avoir épousé Jenny Von Westphalène, fille d'un baron allemand, ancien préfet de Trèves, le 13 Juin 1843, Marx rejoint à Paris de nombreux réfugiés politiques allemands. C'est là, et avec un vivant climat d'action politique qu'il deviendra communiste.

Au début du printemps 1844 apparaît le premier et unique numéro des « *Annales Franco Allemandes* ». Cette revue contient deux articles de Marx : l'un sur « *l'introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel* ». Et l'autre sur « *la question juive* ». A la même année c'est-à-dire en 1844, Marx rencontre à Paris Friedrich Engels, un philosophe allemand et se lia d'amitié avec lui. Ensemble, ils élaborent une nouvelle conception du monde qui est le « Communisme scientifique », une forme la plus radicale des idéologies révolutionnaire. Et c'est à ce moment-là qu'ils rédigeaient divers écrits qui ne seront publiés qu'au XXème Siècle : « *Les manuscrites économique-philosophiques de 1844* » et « *La sainte Famille* ». Une année plus tard, Marx publia « *Les XI thèses sur Feuerbach* » où Marx a rédigé non seulement contre Feuerbach mais aussi contre les vieux matérialismes et idéalismes.

Expulsé de France par François Pierre Guillaume le 03 Janvier 1845 en raison de ses activités révolutionnaires, Marx se réfugiait alors à Bruxelles (Belgique) où il dirigeait des groupes révolutionnaires dispersés à travers l'Europe et connu sous le nom de Comités de Correspondance Communistes. Son ami Engels l'y rejoint aussitôt. Ils dirigeaient ensemble : « *L'idéologie allemande* » en 1845 jusqu'en 1846. Et l'année suivante, Marx rédigeait : « *La misère de la philosophie* ». Pendant cette année, c'est-à-dire en 1847, Marx et Engels sont chargés de rédiger le programme de cette première organisation ouvrière internationale. C'est à ce moment que cette dernière devient la « **ligue des communistes** ». Ils jouaient un rôle très

important dans cette Ligue installée à Londres. Au début de 1848, ils rédigeaient un texte connu sous le célèbre nom du le « *Manifeste du parti communiste* ».

Chassé de Belgique en février 1848, Marx s'est rendu à Paris. Et au mois d'avril, il profite de cette situation pour rentrer en Allemagne avec Engels et tenter de répandre à Cologne son métier de journaliste révolutionnaire. Son journal, malheureusement, disparut après une année d'existence.

Revenu en France en 1849, Marx va repartir pour Londres où il restera jusqu'à la fin de ses jours. Il mena pendant dix ans, c'est-à-dire entre 1850 et 1860, une vie misérable. Assombri par une santé médiocre, et attristé aussi par la mort successive de trois de ses enfants alors que le même jour sa femme mettait au monde un nouvel enfant, il arrive donc à Marx de ne plus pouvoir payer ni l'enterrement de ses fils ni l'accouchement de sa femme. C'était un moment lourd de sa vie.

Il fallait attendre les dix dernières années de sa vie pour que Marx retrouve enfin la vie normale. Cela grâce à son ami Engels qui, ayant hérité des entreprises paternelles, a pu lui assurer un revenu régulier. Et en 1859, il publia un ouvrage intitulé « *Critique de l'économie politique* ».

C'était à Londres (Angleterre), la capitale du capitalisme, que Marx a écrit en 1867 la critique la plus violente qu'on a lancé contre ce régime : « *Le capital* ». Le premier tome publié en 1867 est le seul achevé et publié du vivant de Marx. Dans cet ouvrage, Marx se dit d'être « certainement le plus redoutable missile qui ait été lancé à la tête de la bourgeoisie ». Dans ce cas, il y fait l'analyse systématique et historique de l'économie du système capitaliste tout en développant la théorie de l'exploitation de la classe ouvrière par les capitalistes et c'est par l'appropriation par ces derniers de la « plus-value » produite par le prolétariat.

Le Ligue des communistes est dissoute en 1852, mais Karl Marx continue à correspondre avec certains des révolutionnaires dans le but de

former une autre organisation révolutionnaire, mieux organisée et plus efficace. Ses efforts, alliés à ceux de nombreux collaborateurs, permettent la création à Londres, en 1864, de l'Association internationale des travailleurs (AIT), connue sous le célèbre nom de « I^e Internationale » où Marx se battait notamment pour les prolétaires anglais. Elle rassemble, dans ce cas, des organisations ouvrières anglaises, françaises, allemandes, puis Italiennes, espagnoles, américaines, etc., d'inspirations idéologiques diverses (proudhoniens, lassalliens, mazziniens, trade-unionistes, etc.). Mais la Première Internationale n'avait qu'une existence éphémère. Des conflits s'y éclataient et elle se dissout en 1876.

En 1875, Marx continuait son activité en écrivant « *la Critique du programme de Gotha* », programme adopté par les socialistes allemands et qui marque un nouveau pas dans le développement de la théorie du communisme scientifique.

Enfin, Marx est mort à Londres le 14 mars 1883. Son ami Engels vécut encore douze ans après sa mort. Il a édité le deuxième et le troisième tome du Capital en 1885.

II-Marx et ses prédécesseurs :

La pensée de Marx est constituée par différentes idéologies de son époque. Ainsi, pour mieux le comprendre, il faut situer sa pensée par rapport au courant de pensée qui s'est développé dans la même espace de culture et de temps.

De ce fait, au cours de nos recherches sur sa philosophie, nous avons fini par constater que la philosophie contemporaine notamment celui de Hegel et de Feuerbach, a beaucoup influencé la pensée de notre philosophe.

II.1. Marx et la dialectique hégélienne.

Georg Wilhelm Friedrich Hegel est un philosophe allemand. Il est né à Stuttgart en 1770 et mort à Berlin en 1831. C'était un idéaliste incontestable durant le début du XIXème Siècle. Il était l'un des représentants de la philosophie classique allemande.

Hegel était célèbre depuis sa nomination à l'Université de Berlin en 1818 où il a enseigné jusqu'à sa mort. Il est l'auteur de trois grands ouvrages : *La phénoménologie de l'esprit* en 1809, *La Science de la logique* en 1812 et *Principes de la philosophie de droit* en 1821 dont l'influence sera assurée pleinement par ses disciples. Ses conceptions dominaient l'enseignement à cette époque. Il était reconnu comme le philosophe majeur du temps en Allemagne. Son idéalisme philosophique a comme guide principale la « dialectique ». Ainsi, Hegel, comme d'autres philosophes, a fait de la « dialectique » une méthode ou une technique pour expliquer toute sa philosophie. Mais qu'est-ce avant tout la dialectique ?

En effet, le mot « dialectique » est constitué par deux mots grecs « *égein* » qui signifie « idée » ou encore « idée d'échange » et le préfixe « *dia* » qui veut dire « parler ». Ce qui fait qu'étymologiquement, ce mot désigne un échange de paroles ou de discours.

Philosophiquement parlant, la dialectique est la manière de discuter, d'exposer ou d'argumenter. Autrement dit, c'est la technique du dialogue ou l'art du dialogue. En fait, la notion de « dialectique » est un terme philosophique très ancien du fait qu'elle existait déjà depuis l'antiquité. Mais seulement, son explication varie d'un philosophe à un autre.

Du temps de Socrate, par exemple, la dialectique servait comme moyen pour montrer à l'interlocuteur la vérité qu'il porte en lui. Platon voyait dans ce mot, un moyen de s'élever des connaissances sensibles aux Idées. Beaucoup d'autres l'interprètent aussi de la même manière.

Il fallait attendre jusqu'au XIX^{ème} Siècle pour que ce mot « dialectique » trouve enfin une nouvelle signification. Et cela a commencé par Hegel, puis Karl Marx plus tard.

Avec Hegel alors, ce mot repose sur une fameuse triade : Thèse, Antithèse et Synthèse.

Selon lui, toute vérité (thèse) appelle son contraire (Antithèse) et de leur confrontation surgit une nouvelle vérité qu'il appelle « Synthèse ». A son tour, au sein de cette synthèse existe toujours une autre vérité qui appelle son contraire et qui conduit à une nouvelle Synthèse. C'est ainsi que le vrai, d'après lui, est en perpétuelle évolution et en perpétuelle contradiction.

Ce qui implique que selon Hegel, l' « Idée » existait indépendamment bien avant la matière. C'est le moment de « l'existence en soi » de l'Idée. C'est-à-dire que l'Idée est encore pure sans la matière. Hegel sous-entend par Idée, « l'esprit » ou la « pensée ».

Certes, l'idée ne pouvait pas rester éternellement en soi dans son état pur. Elle doit s'extérioriser pour créer le monde ou la matière comme disait Marx plus tard. Ainsi, l'Idée a créé inconsciemment son propre contraire qui est la matière. C'est le moment de l'aliénation de l'Idée. Elle ne reconnaît pas que le monde, à laquelle elle s'opposait, est le fruit de sa propre création. Il y a donc contradiction entre l'Idée et la matière.

Or, cette aliénation de l'Idée (créatrice de son contraire) constitue un moment du développement de l'idée vers « sa conscience de soi » que Hegel appelle moment du « savoir absolu ». L'Idée reconnaît enfin sa propre création. Tout cela c'est pour montrer que pour cet auteur, toutes les civilisations qui se sont succédées depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne traduisaient l'évolution de l'Idée dans le monde.

Dans cette perspective, Hegel soutient que la civilisation capitaliste moderne constitue l'apogée ou le sommet de toutes les civilisations

(classique, esclavagiste, médiévale). Autrement dit, l'Idée reconnaît son propre contraire au moment où la civilisation capitaliste a atteint son sommet au sein de l'Etat prussien de l'époque. Il n'y a plus donc de contradiction ; l'Idée n'évolue plus d'où selon Hegel, la civilisation capitaliste moderne est la dernière forme de toute civilisation qui puisse exister.

Marx a été impressionné par cette nouvelle forme de dialectique inauguré par Hegel. Mais seulement en tant que matérialiste, il a une vision tout à fait opposée à celle de Hegel. Il a bien précisé à ce propos que :

« Pour Hegel, le processus de la pensée, dont il fait même sous le nom d'idée un sujet autonome, est le démiurge du réel [...]. Pour moi, au contraire, l'Idée n'est que le monde matériel transposé et traduit dans le cerveau humain »¹.

Ce texte montre déjà le désaccord entre ces deux philosophes sur la conception du monde. Car pour Marx, la Matière est primordiale. Dans ce cas, elle existait avant toutes choses et que les Idées et les pensées sont le produit même du cerveau de l'homme.

A cet effet, Marx conteste l'Idée de Hegel selon laquelle la civilisation capitaliste moderne est la fin de toute contradiction. Il l'accuse même d'être le porte-parole et le défenseur de l'Etat capitaliste existant. Car pour Marx, l'Etat objectif que Hegel défendait n'était que le reflet de la civilisation capitaliste au sein de laquelle se situe une autre contradiction : celle qui existe entre les bourgeois (propriétaires des moyens de production) et les prolétaires (vendeurs de leurs forces de travail).

D'après Marx alors, la dialectique hégélienne est trop théorique et ne tient nullement compte ni des rapports économiques existants, ni des

¹ Karl Marx, *le Capital* 1, P. 29

conditions matérielles des prolétaires. Or, Marx voyait que depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, l'histoire de toute société n'est que le reflet des contradictions économiques : celui des oppresseurs et des opprimés.

« Ainsi, la société a toujours évolué dans le cadre d'un antagonisme, celui des hommes libres et des esclaves dans l'antiquité, des nobles et des serfs au moyen âge, de la bourgeoisie et du prolétariat dans le temps moderne ²».

Bref, l'histoire de la société, c'est l'histoire de lutte de classes. Autrement dit, selon Marx, la contradiction principale dans une société est la « classe ». Tant qu'il y a de classes, il y aura toujours de contradictions. Donc, il faut dépasser ces contradictions.

II.2. Marx et le matérialisme de Feuerbach.

Il est à souligner d'abord que les influences contemporaines sur la pensée de Karl Marx ne se limitent pas seulement à Hegel. D'autres grands penseurs parmi lesquels Feuerbach, ont également joué leurs rôles sur le fondement de sa pensée. C'est la raison pour laquelle nous allons voir ci-dessous dans quel sens ce philosophe a impressionné notre auteur.

Ludwig Feuerbach, philosophe allemand est né en 1804 à Landshut et mort en 1872. C'était un matérialiste athée de l'époque. Il a abandonné la théologie au profit de la philosophie. Il était l'élève de Hegel à l'Université de Berlin en 1824, son maître sur lequel il commit plus tard un parricide. Pour lui, la pensée spéculative ne peut rendre compte de la réalité. C'est alors que Feuerbach a rompu définitivement avec son maître, Hegel, en 1839.

² Karl (M), Friedrich (E), *avant-propos de l'Idéologie Allemande*

Ainsi, Marx a puisé chez Feuerbach quelques unes de ses idées philosophiques tout en le critiquant sur certains points. D'abord du point de vue matérialiste, Feuerbach était à l'antipode de la conception hégélienne de la « conscience de soi ». Car selon Hegel, seul l'homme est esprit. Il est le seul être capable de réflexion en soi. Il est donc conscience de soi. Ce qui fait que d'après cet auteur, l'esprit et la nature sont opposés. Alors, c'est en tant qu'esprit « conscience de soi » que l'homme accède à sa vérité.

Feuerbach conteste cette idée de Hegel qui n'a rien à voir avec la réalité matérielle. Car pour lui :

« Le point de départ de la philosophie doit-être le sensible car celle-ci est la base de toute pensée³ ».

Ce qui explique qu'il faut toujours penser l'homme comme partie de la nature ; comme corrélation du monde matériel. C'est le corps qui est conscience contrairement à Hegel qui soutient l'esprit.

Fasciné par Feuerbach, Marx a proclamé avec Feuerbach, que la philosophie avait quitté ses royaumes célestes peuplés d'illusions pour se fixer enfin dans la réalité terrestre. Autrement dit, il a fait descendre la philosophie du ciel ; de la spéculation pour l'installer enfin sur la terre de la misère humaine. Car avec Feuerbach, les sens sont la base de la saisie de l'être et source de toute vérité contrairement à ce que disent les idéalistes.

De plus, Feuerbach a osé aussi proclamer ouvertement l'*athéisme*⁴ en dénonçant les caractères illusoire de la religion.

³ *Thèse provisoire pour la réforme de la philosophie en 1842*

⁴ **Athéisme** : une doctrine qui nie l'existence de Dieu.

En effet, l'homme religieux conçoit Dieu comme un être surnaturel, maître de l'existence et créateur de l'homme. Or, pour Feuerbach, la religion, en l'occurrence le christianisme, est en réalité l'ensemble des rapports de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire de son rapport avec son être que l'homme idéalise dans un monde illusoire. Il a bien mentionné dans *L'Essence du christianisme* que:

« L'être divin n'est autre chose que l'être humain délivré des liens et des bornes de l'individu [...]. Toutes les déterminations de l'essence divine sont par conséquent des détermination de l'essence humaine »⁵.

Ce passage justifie que pour Feuerbach, le Dieu chrétien n'est autre chose que l'homme total, l'homme parvenu au plein épanouissement de son être : c'est en quelque sorte le « surhomme » comme le disait Nietzsche. Ce qui revient à dire que l'homme, insatisfait de sa condition, projette l'idée de Dieu au sein duquel se trouve la perfection. Dieu vient donc de l'idée de l'homme. En d'autres termes, ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme mais c'est l'homme qui, au contraire, a créé Dieu.

Feuerbach élève donc l'homme au rang de l'absolu. L'homme n'a d'autre maître que lui-même :

« L'être absolu, le Dieu de l'homme est sa propre essence »⁶.

Cela montre que chez Feuerbach, nier Dieu, c'est retrouver la plénitude de son être. Ce qui signifie que pour lui, la religion éloigne l'homme de lui-même et dédouble le monde en un monde religieux sensé

⁵ Ludwing Feuerbach, *L'Essence du christianisme*, P. 131

⁶ Ibid, P. 122

être plus réel, plus parfait que le monde terrestre. Ainsi, pour affranchir l'homme, pour le rendre heureux, il faut supprimer cette aliénation religieuse afin qu'il trouve sa place dans le monde.

Marx fut tout à fait d'accord avec Feuerbach. Il affirme que la religion sépare l'homme de la nature. Car au lieu de prêcher sur la lutte contre la misère et la mauvaise condition de l'homme, la religion lui impose le détachement et la renonciation aux richesses terrestres en lui promettant le bonheur céleste. C'est la raison pour laquelle Marx disait :

« La religion est l'opium du peuple »⁷.

Cette formule célèbre signifie que, d'après Marx, le peuple s'enivre de religion comme de l'alcool dans le but d'oublier ses soucis et ses revendications et surtout sa grande mission.

Ce qui signifie que par la religion, l'homme se soumet à son destin d'être exploité durant toute sa vie en espérant une vie meilleure dans l'au-delà. Il ne s'intéresse plus à sa misérable existence ; il se détourne de la lutte, voie qui devrait le mener vers la victoire ou le bonheur.

Par contre, la fascination de Marx pour Feuerbach avait ses limites. Il a découvert par la suite que le matérialisme de Feuerbach était trop sentimental et ne changerait pas grand' chose aux conditions misérables des prolétaires. Or, pour Marx, l'essentiel c'est de transformer, de révolutionner le monde. Marx était donc le premier qui a pu montrer l'erreur fondamentale de tous les philosophes qui l'ont précédé. Il proclamait dans la *onzième Thèse sur Feuerbach* : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, il s'agit maintenant de le transformer* ».

⁷ Karl Marx, *Critique de la philosophie de droit de Hegel*, P. 29

Cette thèse renvoie déjà la philosophie à une nouvelle voie qui est la « *praxis* »⁸ ou l' « action ». Car dans la *thèse I sur Feuerbach*, Marx a découvert que le principal défaut de tout matérialisme jusqu'ici y compris celui de Feuerbach est que l'objet extérieur, la réalité, le sensible ne sont saisis que sous forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine sensible, en tant que pratique.

Ce qui revient à dire que pour Marx, Feuerbach a oublié une chose très importante qui est l'« *économie* » c'est-à-dire *l'activité matérielle des hommes* qui est la base de toute sa vie sur terre. Ainsi, pour dépasser ce sentiment religieux, il faut d'abord détruire la société toute entière. Ici, la lutte antireligieuse n'est plus première mais secondaire après la lutte de classes.

En somme, le matérialisme de Feuerbach est, selon Marx, contenu encore d'idéalisme : c'est un matérialisme contemplatif. Il en est de même de son athéisme et de sa conception religieuse. Feuerbach a pu dévoiler l'aliénation religieuse mais seulement d'après Marx, il a oublié la base même de cette aliénation qui est l' « aliénation économique ».

III. Marx et son matérialisme dialectique.

Marx, partant de la dialectique hégélienne devient, malgré lui, matérialiste contrairement à Hegel qui est idéaliste. Ce renversement a été d'une manière indirecte due à l'influence de Feuerbach qui a pu débarrasser la philosophie du maître de son idéalisme objectif et de la gauche hégélienne. Feuerbach l'a fait athée, puis Marx l'a fait à son tour matérialiste.

En fait, le marxisme avant d'être un système économique, était d'abord une philosophie dialectique. Sa philosophie n'est que la pratique de cette dialectique.

⁸ « *Praxis* » : un mot Allemand qui veut dire action. Elle renferme toute façon d'agir.

Rappelons que cette dialectique marxiste ne se définit pas comme dialogue ou discours comme le définissaient les philosophes antiques à l'exemple de Socrate, de Platon et d'Aristote. Mais c'est une dialectique tirée de son maître à l'Université de Berlin, Hegel.

A cet effet, elle comporte trois moments bien différents : Thèse, Antithèse et Synthèse. Mais à la différence de la dialectique hégélienne, Marx parle d'une dialectique réelle, concrète qui part de la réalité humaine. Elle se résume ainsi : le comble du capitalisme (thèse) conduira nécessairement ce système à sa propre destruction qui sera suivi par une grande crise économique qui va le bouleverser (antithèse). Cela prépare enfin l'avènement du socialisme vers une société sans classe et sans Etat qui est le communisme (synthèse).

Par cette nouvelle dialectique, Marx dépasse celle du maître, Hegel car il s'agit pour lui d'une dialectique pratique ; une dialectique révolutionnaire. Il ne cherche plus à contempler le monde comme les faisaient ses prédécesseurs mais à le transformer par la « *praxis* » ou l'« action ». Cela nécessite pour lui un bouleversement radical du système capitaliste qui détient le monopole du pouvoir en laissant l'ouvrier dans la misère.

Marx met au centre de toute sa philosophie la « *praxis* » ou l'« action ». C'est pourquoi on a qualifié le matérialisme dialectique de Marx d'une « *philosophie de la praxis* ». Cette *praxis* nécessite, aux yeux de deux amis Marx et Engels, une révolution qui aura la spécificité : non pas de remplacer la domination d'une classe par une autre mais de permettre au prolétariat de se libérer tout en libérant en même temps les autres classes sociales. Cette révolution encourage les prolétaires à la transformation du vécu de la société et l'incite à la remise en cause des valeurs établies.

Aux yeux de Marx, la révolte reste alors le seul moyen pour mettre en exercice un nouveau régime dépourvu de toute domination sociale. Sans

la *praxis* disait-il la théorie risquera d'être fausse. De ce fait, elle est la synthèse de toute sa philosophie.

Ici, Marx se distingue donc à la fois de l'ancien matérialisme et de l'hégélianisme de son temps. Il reprochait à l'ancien matérialisme de n'avoir pas compris la *praxis* humaine ou l'activité concrète de l'homme. A l'idéalisme, en revanche, de mettre la « conscience » à la place de l'homme réel et de démystifier la dialectique. Dans les deux cas, Marx voulait simplement une chose, c'est que l'homme devienne un être sociable et historique.

Marx est donc qualifié, par sa *praxis*, comme étant un philosophe scientifique car la véracité de sa théorie est vérifiable. En d'autres termes, avec notre auteur, aucune vérité n'a plus le droit d'être maintenue si elle n'est pas l'objet d'une vérification dans la *praxis* humaine. En un mot, Marx disait :

« En dehors de la praxis qui commande, la philosophie n'est rien »⁹.

Ce qui signifie que contempler le monde ne suffit plus, il faut le transformer par la *praxis*. Il faut que la philosophie entre dans l'activité, qu'elle s'oriente vers la transformation du monde.

⁹ Cours de monsieur RAVIKITOARA année universitaire 2007-2008.

CHAPITRE II

LA VISION GLOBALE SUR L'HISTOIRE DE L'OUVRIER.

Avant d'aborder ce nouveau chapitre, nous aimerions souligner d'abord que le mot « ouvrier » n'a pas toujours existé. Il est dû surtout à la montée de la révolution industrielle qui s'est produite en Angleterre au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} Siècle. Différentes machines ont été inventées comme les machines à vapeur, à filer, à tisser et tout une série d'autres appareils mécaniques.

Ce qui implique que la notion d'ouvrier est une notion récente qui désigne les travailleurs rémunérés pour effectuer un travail manuel. Par contre, il y a toujours eu des classes laborieuses qui étaient la plupart du temps pauvres. Elles vivaient sous la domination d'un supérieur et soumises dans des conditions différentes à cette domination. Dans l'Antiquité, c'était le rapport entre « maîtres » et « esclaves », au Moyen Age entre les « seigneurs » et les « serfs » et dans les temps modernes entre les « possédants » et les « prolétaires ».

I- Les conceptions anciennes de l'ouvrier

1.1. La conception antique.

La période antique ou l'Antiquité est une époque de l'histoire pendant laquelle se sont développées les plus anciennes civilisations. En d'autres termes, c'est une période très reculée dans le temps. Les plus connues de ces civilisations sont les civilisations égyptiennes, grecques, et

latines. En Europe, la fin de cette période est conventionnellement fixée à la chute de l'Empire romain d'Occident (vers 476 après Jésus Christ).

Ainsi, comme nous venons de l'énoncer ci-dessus, les travailleurs pendant cette époque, étaient des « esclaves ». En tant que tels, ils sont soumis sous la dépendance absolue d'un maître qui peut en disposer comme d'un bien matériel. Dans cette perspective, ils sont, à la différence des ouvriers modernes, vendus une bonne fois pour toute. Ce qui revient à dire que les esclaves, on les vend comme n'importe quelle marchandise et on les achète de la même manière. Ce qui a pour conséquence qu'une fois vendus, les esclaves appartiennent entièrement à leur nouveau maître. Ils deviennent ses propriétés. De ce fait, ils ne sont plus maîtres de leurs décisions, ils sont considérés comme une chose et non plus comme un membre de la société civile. Ce qui explique alors que les esclaves n'ont droit à rien dans leur vie. Ils sont entièrement possédés. En un mot, ils existent, certes, mais ne vivent que pour leur patron.

Cependant, l'esclave du fait même de l'intérêt de son supérieur, à malgré tout, une existence assurée, si misérable qu'elle puisse être. Autrement dit, le maître, pour gagner plus des profits, s'efforce toujours de garder ses esclaves en vie et surtout en bon état en leur assurant leur pain de tous les jours. A cet effet, les esclaves resteront éternellement esclaves du fait qu'ils vivent seulement pour survivre, pour être envie. Il en résulte donc que les esclaves demeurent esclaves et les maîtres resteront toujours maîtres.

Les esclaves peuvent se libérer de cette dépendance absolue en brisant leurs rapports avec la propriété privée mais par la suite ils deviendront tout au plus des prolétaires.

I-2-La conception médiévale.

Le mot médiéval est relatif au Moyen âge qui est une période de l'histoire qui s'étend entre 476 (chute de l'empire romain d'Occident) et 1492 (découverte de l'Amérique). En d'autres termes, c'est une époque

comprise entre le début du V^{ème} Siècle et le milieu ou la fin du XV^{ème} siècle.

En fait, ce sont des serfs qui travaillaient pendant cette époque. Ils vivaient sous la domination d'un seigneur. Mais à la différence des esclaves de l'antiquité, les serfs ont la propriété et la jouissance d'un instrument de production, d'un morceau de terre. Ils sont attachés à une terre quelconque mais contre remise d'une partie de leur produit ou en échange de certains travaux. Ce qui signifie qu'un serf n'a droit qu'à la moitié de son travail. L'autre partie revient au seigneur qui est dominant. Dans cette perspective, il a aussi comme l'esclave, une existence assurée car ils vivent de la moitié du produit de leur travail.

En plus, le serf est encore en dehors de la concurrence tout comme les esclaves. Ce qui implique qu'il ne vit pas sous la dépendance totale du seigneur ou qu'il doit se rendre tous les jours au travail mais doit seulement se contenter de la partie du produit que le seigneur lui accorde. Ainsi, pour avoir une bonne partie, le serf doit produire plus, il doit travailler beaucoup.

Les serfs peuvent, par contre, se libérer de cette situation soit en se réfugiant dans les villes en y devenant artisans, soit en donnant à son seigneur de l'argent au lieu de travail et de produit pour devenir un fermier libre. Ou encore, en chassant son seigneur féodal et en devenant lui-même propriétaire. Bref, en entrant d'une façon ou d'une autre dans la classe dominante et dans la concurrence.

Au Moyen âge et jusqu'à la révolution industrielle c'est-à-dire entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} Siècle, il y avait surtout dans les villes, des artisans petit-bourgeois. Ces derniers travaillaient pour leur propre compte. A cette époque, ils travaillaient encore sur des instruments simples qui sont encore loin de la technologie moderne.

Peu à peu, la manufacture se développait et c'est ainsi qu'apparaissent les « ouvriers de manufacture » qui exerçaient encore des

travaux manuels. Par ce statut, ils avaient à leur disposition un instrument de travail leur permettait de nourrir leur famille tant bien que mal. Et à côté, ils bénéficient aussi d'un petit champ qu'ils cultivaient pendant leurs heures de loisir. Et souvent, ils vivent à la campagne et entretiennent des rapports plus ou moins patriarcaux avec leur propriétaire ou leur employeur.

Cependant, par l'arrivée des machines, ces ouvriers de manufacture ont été arrachés par la grande industrie. Cela du fait que les machines fabriquaient des marchandises à meilleur marché par rapport aux artisanats avec leurs simples instruments. C'est ce qui explique pourquoi l'introduction des machines a mis complètement l'industrie aux mains des gros capitalistes ; elle enlève toute valeur à la propriété artisanale.

Donc, la manufacture proprement dite et l'industrie artisanale tombaient de plus en plus sous la domination de la grande industrie que seuls les capitalistes peuvent disposer. Par conséquent, les ouvriers de manufacture perdent leurs petites propriétés, signes d'indépendance relative ; c'est alors qu'ils deviennent prolétaires.

II-L'ouvrier moderne vu par Karl Marx.

Avec la disparition progressive de l'ouvrier de manufacture apparaît pour la première fois « l'ouvrier prolétaire ». Ce mot est utilisé par Marx pour désigner la nouvelle classe laborieuse de l'époque actuelle. C'est la classe de ceux qui, privés de leurs propres moyens de production, sont obligés de vendre leur travail pour recevoir leurs moyens de subsistance nécessaires à leur entretien. Autrement dit, le prolétaire travaille avec des moyens de production appartenant à une tiers personne et pour le compte de cette dernière ce qui le différencie d'ailleurs du serf du Moyen âge. Comme contre partie du produit de son travail, l'ouvrier ne reçoit qu'un maigre salaire à peine suffisant pour sa propre subsistance et celle de sa

famille. En bref, le prolétaire œuvre pour l'accroissement du capital des bourgeois, et c'est par le biais de la plus-value.

En fait, la révolution industrielle a eu pour résultat majeur le développement extraordinaire de la bourgeoisie. Cette dernière devenait de plus en plus riche et puissante car les machines étaient très chères et seuls les gros capitalistes pouvaient s'en procurer. C'est ainsi que la bourgeoisie est devenue la première classe de la société, c'est-à-dire, la classe dominante. Dans cette perspective, les bourgeois détiennent tous les moyens de production (matière première, machine, instrument etc...) nécessaires à la production des moyens d'existence. En revanche, les ouvriers n'ont rien, ils ont même perdu ce qui leur restait encore d'indépendance.

Cela montre déjà la ruine accélérée des prolétaires et marque une fois encore la constitution de deux nouvelles classes qui sont la bourgeoisie (propriétaire des moyens de production) et le prolétariat (vendeur de leurs forces de travail).

Le travail était de plus en plus segmenté car les ouvriers qui faisaient jusqu'alors un travail entier ne faisaient plus désormais qu'une partie de ce travail. C'était de cette manière qu'apparaît dans le système capitaliste, la notion de « *division de travail* ».

Grace à ce nouveau système (division du travail), les produits peuvent être fabriqués plus rapidement et aussi à meilleur prix. Désormais, les capitalistes ont eu tout entre leurs mains tandis que les prolétaires n'ont rien. Ce qui constitue de grands avantages pour les bourgeois.

En résumé, le prolétaire à la différence des esclaves, doit se vendre chaque jour et même chaque heure. Car le bourgeois n'achète son travail que quand il en a besoin. Ce qui explique pourquoi il est, chaque jour, dans la concurrence. A cet effet, le prolétaire en tant qu'individu n'a plus une existence assurée. Cette existence n'est assurée qu'à la classe ouvrière

toute entière c'est-à-dire en tant que classe. Par contre, le prolétaire est reconnu en tant que personne, en tant que membre de la société civile. Ce qui n'est pas le cas pour les esclaves.

Du serf du Moyen Âge, le prolétaire est différent du fait qu'il ne travaille pas pour son propre compte ; il n'a pas d'intérêt relatif à un capital quelconque. En effet, tous les intérêts reviennent au propriétaire de tous les moyens de production, le bourgeois.

Ainsi d'après Marx, pour pouvoir échapper à cette infernale emprise de la bourgeoisie, le prolétaire doit supprimer la concurrence qui le met en compétition permanente et supprimer aussi la propriété privée, source de la différence des classes.

III-Marx et le matérialisme historique.

Le « matérialisme historique » fait partie intégrante de la philosophie marxiste. Ainsi, comme son nom l'indique, dans le matérialisme historique, il est question d'expliquer l'histoire par des facteurs matériels essentiellement par des facteurs historiques et économiques.

Marx a puisé ce terme chez son ami Engels. Dès l'âge de maturité, il se lançait dans l'étude de l'histoire en analysant par là, le sens même de l'histoire. Mais pour y parvenir, Marx se tournait de plus en plus vers la critique de l'économie.

Dans cette perspective, le matérialisme historique est conçu par ces deux amis, comme étant une nouvelle conception du monde dans le travail. Car c'est dans ce dernier que l'homme connaît la nature. Etant doué d'intelligence et de raison, les hommes sont capables d'inventer des instruments leur permettant d'exploiter la nature. Ils travaillent pour vivre ; et à la différence des animaux la source de l'histoire de l'homme ne peut être cherchée ailleurs que dans ses activités. Autrement dit, les

hommes ne cessent d'améliorer leurs moyens d'existence. C'est la raison pour laquelle, Marx soutient que « les besoins sont à l'origine du changement historique ». Autrement dit, la société s'explique par les tendances alimentaires : boire, manger, acheter, ou vendre etc....tout cela pour satisfaire ses besoins.

Or, souvent disait Marx, on ne voit dans l'histoire que les images des grands personnages, des grandes idées mais jamais l'activité des masses populaires qui sont les véritables créateurs de l'histoire. Ce qui signifie que dans le matérialisme historique, Marx voulait montrer que tous les événements historiques ont été conditionnés par des groupes sociaux et ont été l'œuvre de ces groupes que sont les classes sociales ou les masses. Avec Hegel, par exemples, l'histoire n'est que l'incarnation de l'Idée source d'une divinité panthéiste. Avec Karl Marx, ces conceptions se trouvent toutes renversées et donnent place au matérialisme.

A cet effet, il ne s'agit plus d'une société où agissent des forces aveugles mais plutôt d'une société agissant par le biais des hommes actifs c'est -à-dire des êtres conscients. Mais seulement aux yeux de Marx, ce processus n'est pas individuel, il est social. Il n'est pas temporel, il est historique.

Marx, dans ce processus historique du développement social, a parlé non seulement des forces productives mais il a beaucoup insisté aussi sur la nécessité d'une nouvelle technique de production. Car selon lui, le socialisme comme d'ailleurs le capitalisme serait impensable sans une production industrielle reposant sur des techniques bien avancées.

Ce qui explique que Marx, dans le matérialisme historique, prévoit aussi une révolution qui va mettre fin à l'ancien système économique (le capitalisme) pour passer au nouveau système qui est le socialisme. Car l'histoire nous montre que pour passer d'un mode de production à un autre, il faut carrément briser l'unité antérieure. Ainsi, le développement incessant des forces productives entraînent des contradictions avec le

rapport de productions existant et qui conduit, à la fin, au changement du mode de production en place.

De là s'effectue, après le renversement de l'ancien régime, le passage de l'esclavage au féodalisme et de la féodalité au capitalisme. Il en est de même pour la propriété privée qui doit céder la place au prolétariat afin de pouvoir passer au socialisme où un nouveau mode de production naîtra.

Bref, Marx a adopté le terme « matérialisme historique » pour expliquer l'histoire de toute société depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne comme étant une succession de mode de production d'une société divisée en deux classes antagoniques et prévoit par la même occasion l'avènement du communisme considéré comme une société sans classe et sans Etat. Et ce dernier (le communisme) marquera la fin de l'évolution de toutes sociétés historiques.

Ainsi peut se résumer schématiquement le « matérialisme historique » qui va toujours avec le matérialisme dialectique. Ces deux formes de matérialisme constituent la totalité du matérialisme marxiste.

DEUXIEME PARTIE

LA STRUCTURE DE L'ECONOMIE CAPITALISTE

CHAPITRE I

L'ECONOMIE COMME BASE D'UNE SOCIETE.

I- Définition de l'économie en général.

Le mot « économie » vient du grec *oikonomia*, de l' « *ekos* » (maison) et « *nomos* » (lois ou règle), qui signifie par son étymologie, « les lois de la maison ». Classiquement, ce mot désigne alors l'art de bien gérer les biens familiaux. Autrement dit, à l'origine, l'économie nous renvoie à la notion d'une gestion personnelle et familiale (gestion des biens familiaux).

Dans cette perspective, nous faisons tous de l'économie dans nos comportements quotidiens, même le plus simple. Car lorsque nous achetons un produit, par exemple, cela n'est possible que parce que nous disposons d'un revenu qui nous permet de faire cet achat. Et que ce revenu est lui-même le résultat de notre travail qui est « récompensé » par une rémunération (ou un salaire). Ce produit que nous venons d'acquérir a été fabriqué par une entreprise qui, grâce à notre achat, en tire profit. Une partie de ces profits sert à rémunérer les salariés qui ont participé à la fabrication du produit. Et cette rémunération est utilisée pour consommer de nouveau.

Cela explique le fait qu'en économie, tout est lié et constitue un cycle: du consommateur au produit, du produit à l'entreprise, de l'entreprise au salarié, du salarié au consommateur et ainsi de suite. Bref, l'économie analyse la façon de fabriquer un produit, de l'acheter, mais également de dépenser de l'argent ou au contraire de l'économiser. Tout cela concerne tous nos comportements économiques quotidiens.

Au fil du temps apparaît la notion d' « échange » ; l'économie change aussi de structure. Elle ne reste pas seulement au niveau de la famille mais elle s'élargit de plus en plus.

Vers le XVII^{ème} siècle apparaît un certain groupe d'économistes appelés également les « économistes classiques ». Ces derniers faisaient aussi confiance aux lois du marché pour régler spontanément l'économie. Pour eux, le marché économique est un lieu virtuel où « s'affrontent » l'offre et la demande, où s'exerce la concurrence.

A cet effet, la question économique par excellence, selon eux c'est « comment faire coïncider au mieux la demande (ce dont on a besoin) et l'offre (ce qu'on nous a proposé) ? Adam Smith, philosophe et économiste écossais, est considéré comme le père de cette science économique, de cette théorie classique. Ainsi, dans son ouvrage intitulé « *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* » publié en 1776, Smith soutient, comme base de sa doctrine économique, l'idée selon laquelle « *le travail est source de richesse et du bien être collectif* ». Ce qui fait qu'avec lui, en poursuivant ses intérêts particuliers chacun sert, en fait, les intérêts collectifs.

Marx conteste cette conception des rapports économiques de Smith du fait, d'après lui, qu'ils éliminent d'emblée toute dimension conflictuelle. Or, pour Marx, parler de rapport économique ce n'est pas seulement parler d'échange économique où le travail de chacun est rétribué à sa juste valeur ; en effet la notion de rapport économique fait surtout penser à la notion de « rapport de production ». Car disait-il :

«Les relations fondamentales pour toute société sont donc les rapports de production »¹⁰.

¹⁰ Henri Lefebvre, *le marxisme*, p.63

Or, Marx a constaté que dans le système capitaliste où il a vécu, ces rapports de production s'articulent autour d'une séparation radicale entre ceux qui détiennent les moyens de production et ceux qui ne possèdent que leurs forces de travail. Selon lui alors, les économistes réduisent la vie économique à un simple échange d'équivalence mais ils ne se soucient pas de l'homme et de sa situation.

Ici, notre philosophe oriente déjà l'économie vers une nouvelle signification : celle qui étudie la notion de « production ». Il entend par « production » tout produit matériel qui satisfait les besoins vitaux de l'homme. Ces besoins vitaux sont la nourriture, la santé, l'habillement etc....

« Pour vivre, il faut manger, boire, s'habiller et etc.... »¹¹

Si tout le monde ne cherche qu'à satisfaire ses besoins vitaux, il faut donc organiser la société au plan politique et économique.

Autrement dit, l'économie doit désormais tenir compte de la politique et ne plus faire cavalier seul. L'Etat a aussi son mot à dire dans ce domaine ; d'où le terme « économie politique ». Avec la politique, du grec « *polis* » qui signifie dans son sens originelle « cité », l'économie trouve une nouvelle formule: celle de gérer, de coordonner la vie dans la société et non plus de gérer les biens familiaux comme à l'origine.

Marx a puisé ce terme « économie politique » chez son ami Engels. Quand ils dirigeaient ensemble la revue radicale les *Annales Franco-allemande*, Marx a été attiré par le contenu de l'essai d'Engels intitulé : « *Esquisses pour une critique de l'économie politique* ». Il a pu reconnaître que c'est la première critique sociale approfondie de

¹¹ Karl Marx, *qu'est-ce que la dialectique ?* p.20

l'économie politique. A travers les écrits d'Engels, il a pu prendre conscience des économistes classiques comme Smith(Adam), Baye (Jean Baptiste), Ricardo(David) et beaucoup d'autres encore. On peut dire alors que c'est Engels qui a orienté la réflexion de Marx vers l'économie politique.

En parlant de ce terme, nous aimerions souligner que ce terme est une expression très récente dans l'histoire de la pensée philosophique bien que les deux mots qui la composent soient anciens et figurent déjà dans les Annales de la philosophie depuis l'Antiquité.

Généralement, c'était a partir du XVIIème siècle, par les physiocrates, qu'on a commencé à assister à une gestion des produits nécessaires à la société. En parlant de physiocrate, c'est un groupe d'économistes qui, a l'époque moderne, a considéré que l'« agriculture » ou les produits agricoles sont les seuls sources de richesses d'un pays. François QUESNAY est le plus connu d'entre eux. Celui-ci soutient l'idée selon laquelle:

« L'agriculture est le cœur de l'économie¹² »

Cela explique qu'à ce moment là, les produits agricoles occupent une place très importante dans l'économie d'un pays.

Marx partage cette même idée car il affirme que:

« Les rapports fondamentaux pour toute sociétés sont les rapports avec la nature »¹³.

¹² Microsoft R 2008.C 1996-2007 Microsoft corporation

¹³ Henri Lefebvre, *Le marxisme*, p.62

C'est parce qu'on produit qu'on est différent des animaux. En ce sens, l'économie signifie entièrement dans ce siècle une « science de production ». Une science qui, aux yeux de Marx, est la base de toutes les autres sciences. Et nous allons voir par la suite, quelles sont ces autres sciences.

II- L'économie comme fondement de la superstructure.

Comme nous venons d'énoncer ci-dessus, Marx sous entend par « économie » une science de production ou plus exactement une étude d'un mode de production d'une société donnée. Rappelons que Marx, dans le processus historique du développement social, a considéré comme source majeure ce « mode de production ». Ce dernier, d'après son analyse, engendre toujours des antagonismes puisque toutes les sociétés qui se sont succédées depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne se trouvent en deux camps diamétralement opposées, et ce à cause de ce mode de production. C'est ainsi que s'opposaient maître et esclaves dans le mode de production esclavagiste ; dans le mode de production féodale s'opposaient seigneur et serf. Il en est de même dans le mode de production capitaliste moderne où le bourgeois et le prolétaire s'opposaient.

Pourtant, Marx soutient que les hommes sont les seuls et les véritables producteurs de leur propre existence matérielle sur quoi repose toute leur vie sur terre:

« Dans la production de leur vie, les hommes entrent dans des rapports déterminés, les rapports de production qui correspondent à un niveau déterminé de développement des forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi se lève une superstructure juridique,

politique et à laquelle correspondent des formes de consciences déterminées »¹⁴.

Ici, Marx donne la définition de la structure économique ou infrastructure selon sa propre terminologie et ainsi que celle de la superstructure. Celle-ci correspond aux institutions juridiques, politiques, religieuses, philosophique etc.... Dans ce texte, le marxiste apparaît alors non seulement comme un simple matérialiste mais aussi comme un strict déterminisme économique.

Il ressort de ce qui précède que, cette structure économique ou infrastructure est constituée par deux catégories fondamentales : les forces productives (c'est l'ensemble des forces de travail utilisés pour effectuer les tâches) et les rapports de production (ensemble des outils, des machines, des industries utilisés par les hommes pour produire). Ces deux termes constituent un mode de production.

Dans ce mode de production, les forces productives et les rapports de production sont en interaction réciproque. Ils se développent selon leur rythme propre et à un certain moment, ils entrent en conflit.

Par conséquent, l'ancien mode de production disparaît et fait place à des nouveaux rapports sociaux qui se développent à leurs tour jusqu'au moment où ils seront renversés par des forces nouvelles. C'est ainsi que dans le monde se sont succédés les modes de production esclavagiste, féodale, et capitaliste. Ce qui justifie ce propos de Marx :

¹⁴ Karl Marx, *introduction à la critique de l'économie politique*. [Http://www.marxiste.org/français/marx/works/1807/08/km18570829.htm](http://www.marxiste.org/français/marx/works/1807/08/km18570829.htm)

« Les forces productives et le mode de production ne peuvent se séparer. Historiquement, les forces productives déterminent le mode de production »¹⁵.

Ce passage signifie alors que pour passer d'un mode de production à un autre, il faut que les forces productives se trouvent en contradiction avec les rapports de production en vigueur pour avoir des forces nouvelles. Dans ce cas, un mode de production est défini par la correspondance entre les forces productives et les rapports de production. Mais les forces productives sont mobiles, c'est-à-dire qu'elles ne restent pas dans le même état elles se développent progressivement. Ce développement se traduit par la découverte ou l'utilisation des nouvelles ressources, des nouvelles matières premières, ainsi que l'augmentation de la main-d'œuvre et surtout par l'amélioration de moyens de technique de production.

Autrement dit, les forces productives ne sont pas statiques. Elles évoluent ne serait-ce que parce qu'il existe un progrès scientifique et technique. Elles vont donc nécessairement entrer en contradiction avec les rapports de production, même si les superstructures tendent toujours à maintenir le régime en place. C'est cette contradiction qui explique selon Marx, les crises économiques. Ainsi le seul moyen de résoudre cette contradiction est de changer les rapports de production. Ce qui correspond exactement à ce que Marx appelle « révolution » afin de passer à un nouveau mode de production.

Pourtant, Marx soutient que le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus social, politique et intellectuel de la vie en société. En d'autres termes, l'infrastructure détermine la superstructure, c'est-à-dire que c'est l'économie qui détermine les idées

¹⁵ Henri Lefebvre, *Le marxisme*, p.68.

philosophiques, morales, religieuses et politiques d'une société. A cet effet, les idées ne sont que le reflet de la matière ou encore le reflet des conditions matérielles d'existence. Comme le disait Marx : « On pense différemment dans un palais que dans une chaumière ».

Ce qui implique que l'homme pense différemment selon l'endroit où il vit. En d'autres termes, c'est la condition matérielle d'existence qui détermine ce qu'on est, ce qu'on pense, ce qu'on devient. C'est ainsi que sont pauvres ceux qui sont nés pauvres et riches ceux qui sont nés riches, car socialement et familialement leurs conditions d'existence sont totalement différentes.

Il en est de même dans le système capitaliste où vivait Marx : les bourgeois possédant tous les moyens de production détiennent aussi en même temps les pouvoirs politiques. Autrement dit, la classe qui domine économiquement domine aussi politiquement. C'est dans ce sens que Marx écrit :

« Les pensées de la classe dominante sont aussi à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit, la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance politique, spirituelle¹⁶ ».

Par là, Marx nous montre une fois encore l'importance de la matière, c'est-à-dire de la condition matérielle d'existence en tant que base de toutes les autres institutions comme la religion, la politique etc. De ce fait, l'Etat, tout comme les autres domaines de la société, est tombé entièrement entre les mains de la classe dominante, les bourgeois. A propos justement de l'Etat, l'auteur du *Capital* soutient que:

¹⁶ Karl (M), Friedrich (E), Idéologie Allemande, p.44

« Celle-ci (l'organisation de l'Etat) n'est autres chose que la forme d'organisation que les bourgeois se donnent par nécessité pour garantir réciproquement leur propriété et leurs intérêts, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur¹⁷ ».

Dans ce passage Marx nous donne une vision tout à fait différente de la fonction régaliennne de l'Etat. Car celui-ci au lieu d'assurer la sécurité des biens ou les intérêts collectifs s'en détourne, et pour ne s'occuper que des intérêts particuliers.

Marx soutient même que l'Etat est apparu pour la première fois dans ce monde au moment de la division de la société en deux classes antagoniques et aux intérêts opposés. C'est pourquoi dans l'étude du communisme Marx prévoit une société sans classe c'est-à-dire sans Etat car il disait que tant qu'il y a de classe, l'Etat existera toujours ; cet Etat sera aussi toujours entre les mains de la classe qui domine économiquement.

De plus, la classe qui détient le pouvoir politique emploie tous les moyens pour garder le plus durablement possible ce pouvoir. Par contre, la classe laborieuse laissée pour compte n'a rien. Elle n'a aucun droit et encore moins de chance pour être au pouvoir. Cela du fait que « le maître du pouvoir économique est toujours le maître du pouvoir politique ».

C'est ainsi qu'apparaît, pour la première fois, dans la tête de Marx l'idée d'une révolution. Les prolétaires n'ont aucune chance d'être au pouvoir mais en revanche, ils disposent des moyens pour renverser les bourgeois et leurs pouvoirs. Cette idée de Marx est justifiée par le fait que le prolétariat est la seule classe susceptible de réaliser une révolution. Non seulement ils constituent numériquement la majorité de la société ils sont aussi le moteur du système capitaliste. Dans cette perspective, Marx invite alors tous les prolétaires de son époque à la révolution :

¹⁷ Karl (M), Friedrich (E), Idéologie Allemande, p.74

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous »¹⁸.

Cette révolution devrait ainsi sonner le glas du système capitaliste en bouleversant tout ce système et en supprimant et tous les profits et tous les abus de pouvoir typiques au système capitaliste.

Nous verrons alors dans les pages qui suivent, comment Marx explique ces caractéristiques de l'économie capitaliste.

III- Les caractéristiques de l'économie capitaliste.

Comme il a déjà été annoncé plus haut, le développement de la société est conditionné par l'existence des conditions matérielles favorables que Marx qualifie aussi de la matière. Ce qui implique qu'il n'y a pas de développement possible dans une société sans la matière ou plutôt sans des conditions matérielles favorables. Celles-ci peuvent alors être naturelle, tels que l'eau, l'arbre, le fer, le pétrole etc.... ou artificielle, tels que l'avion, les routes, les maisons etc.

Cette réflexion de Marx sous-entend l'importance capitale du travail dans l'économie d'une nation et quelle que soit cette nation. C'est dans ce sens que le travail constitue un des éléments moteurs qui caractérise l'économie capitaliste.

Mais à la différence de toutes les autres époques comme dans l'Antiquité et au Moyen âge, le temps moderne, avec le système capitaliste, a employé le « travail salarié ». Autrement dit, la production capitaliste elle-même est fondée précisément sur « le travail salarié ».

Dans cette perspective, il ne s'agit plus ici de travailler comme le faisaient les esclaves dans l'Antiquité, c'est-à-dire travailler seulement et

¹⁸ Karl Marx et Engels, *Manifeste du parti communiste*, p.1

duement pour le maître, ni encore moins comme les serfs du Moyen âge qui doivent encore remettre au seigneur une bonne partie de leurs produits. Tout cela relève de l'ancien mode de production. Mais la spécificité de la production capitaliste est que l'ouvrier en travaillant reçoit en contre-partie un salaire ou une rémunération qui est justement le prix du travail effectué. Comme Marx a bien expliqué.

« Supposons que la journée de travail de douze heures se réalise, par exemple, dans une valeur monétaire de six francs. Si l'échange se fait entre l'équivalent, l'ouvrier obtiendra donc six francs pour le travail de douze heures où le prix de son travail sera égal au prix de son produit [...] Dans ce cas, ce prix moyen comme le disait Marx, le prix « nécessaire » des physiocrates, le prix « naturel » d'Adam Smith, ne peut-être pour le travail, de même pour toute marchandise que sa valeur, exprimée en argents »¹⁹

Marx est tout à fait d'accord avec les économistes classiques sur cette valeur réelle du travail. Car il ajoute même dans *le Manifeste du parti communiste* :

« Le prix du travail, comme ce lui de toute marchandise, est égale à son coût de production »²⁰.

¹⁹ Karl Marx, *Le capital*, tome1, p.505

²⁰ .Karl Marx et Engels, *Manifeste du parti communiste*, p.40

Cette phrase de Marx signifie que la valeur de chaque marchandise est mesurée par le travail qu'exige sa production. Voilà, selon lui, ce que doit être le sens du « travail salarié ». Travailleurs et employeurs y gagnent tous quelque chose et puissent en tirer des avantages, des bénéfices.

Or, en analysant bien la production capitaliste, Marx a pu constater que cette valeur du travail n'était, en fin de compte, que la valeur de subsistances nécessaires pour l'entretien et la reproduction du travailleur. Autrement dit, l'ouvrier, en travaillant durement, ne reçoit qu'un salaire misérable lui permettant seulement d'assurer sa survie et celle de sa famille.

Une des spécificités de l'économie capitalistes est la concurrence. Chaque ouvrier doit livrer le produit de son travail au capitaliste c'est-à-dire que pour subsister, il doit vendre tous les jours son produit au bourgeois. Cependant, cette marchandise que les capitalistes achètent aux ouvriers n'est pas n'importe quelle marchandise mais c'est leur « force de travail ».

A cet effet, le capitaliste achète la force de l'ouvrier et la lui paye en fonction de ce qu'il estime être sa valeur c'est-à-dire en lui donnant sous forme de salaire les prix des marchandises nécessaires à l'entretien et à la reproduction de cette force de travail.

Une force qui représente l'ouvrier lui-même c'est à-dire l'ouvrier vivant. En un mot, c'est le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance qui représente la valeur de la force de travail de l'ouvrier.

Cependant, il est manifeste aussi que dans la production capitaliste, les ouvriers, malgré leur dur travail, sont encore victimes de l'injustice. Cela du fait que le capitaliste emploie dans sa production le système du « surtravail ». Celle-ci se manifeste comme l'a montré Marx en ces termes :

« À supposer que le salaire hebdomadaire d'un ouvrier représente trois journées de travail, l'ouvrier qui commence le lundi a rendu au capitaliste le vendredi soir la valeur entière du salaire payé. Mais, cesse-t-il alors de travailler ? Pas du tout. Le capitaliste a acheté son travail pour une semaine et il faut que l'ouvrier travaille encore les trois derniers jours de la semaine »²¹.

C'est justement ce profit que Marx qualifie ici de « surtravail ». Autrement dit, l'ouvrier, au-delà du temps nécessaire pour rendre son salaire, doit aussi travailler plus pour former ce profit.

Dans ce cas, chaque ouvrier occupé par les capitalistes fait un double travail. D'une part, l'ouvrier doit consacrer une partie de son travail à la restitution du salaire que lui a avancé le capitaliste. D'autre part, il doit encore continuer à travailler et produire pendant ce temps le surtravail source de la plus-value ou profit. Ce dernier constitue la base fondamentale de l'économie capitaliste.

Ce qu'il faut ne pas aussi oublier c'est que tous cela étaient possible par le seul fait que l'économie capitaliste est basé sur la « propriété privée », c'est-à-dire sur la propriété de la minorité, détentrices de tous les pouvoirs, les bourgeois.

Auparavant surtout dans la production antique comme au Moyen-âge, la première forme de la propriété privée était la propriété tribale. Celle-ci était conditionnée souvent par la guerre comme c'était le cas chez les Romains et par l'élevage comme chez les Germains. Cette propriété correspond encore au stade rudimentaire de la production où le peuple se nourrit encore de la chasse, de la pêche, de l'élevage du bétail ou de

²¹ .Karl Marx, *le capital*, tome1, p.745

l'agriculture. Et que même dans ce dernier, il existe encore une grande quantité de terrains incultes.

Mais la propriété proprement privée commence chez les peuples modernes, avec la propriété mobilière en passant par des stades différents, propriété foncière, capital de manufacture jusqu'au capital moderne. Par l'arrivée de la grande industrie et de la concurrence, la propriété du sol était arraché entre les mains de la masse et c'est ainsi qu'elle devient la propriété privée. Autrement dit, l'Etat capitaliste moderne est fondé sur la propriété privée à l'état pur. Marx affirme même que la propriété privée d'aujourd'hui, la propriété bourgeoise est la dernière et la plus parfaite expression de mode de production et d'appropriation basé des antagonismes de classes, sur l'exploitation des uns par les autres.

Bref, l'économie capitaliste est basée d'exploitation, de profit source principale de l'accumulation du capital. Ainsi, nous verrons dans le chapitre suivant comment Marx explique en détail le déroulement de ce problème en dévoilant les mystères de ce régime.

CHAPITRE II

LE TRAVAIL COMME SOURCE D'ALIENATION.

I- Définition marxiste de l'aliénation.

Tout d'abord, le mot « aliénation » vient du Latin « *alienus* » qui veut dire autre ou étranger. Elle est donc un phénomène par lequel le sujet devient autre en se considérant comme chose ou en devenant étranger à lui-même.

En fait, la notion d'aliénation est un terme philosophique qui a été déjà étudié par certains philosophes. Mais seulement à cette époque, elle désignait une cession d'un bien c'est-à-dire une action de céder un bien, un droit à une autre personne. Chez les grecs, surtout chez Aristote le mot signifie l'être privé des biens.

Il a bien fallu attendre jusqu'au XVIIème siècle et surtout avec l'arrivé de Karl Marx aux XIXème siècles pour que ce terme prenne dans la philosophie un sens plus général. Celle qui parle justement de la situation d'un homme qui dépend d'un autre pour survivre, pour subsister.

Mais, il est primordial de souligner qu'à partir de cette époque (XVII^{ème} siècles) Marx n'était pas le seul à avoir accordé une grande attention à l'analyse de ce terme. Ses prédécesseurs ont aussi beaucoup parle de ce mot.

Hegel en fait partie. Celui-ci n'a pas trainé sur l'explication de la notion d'aliénation. Pourtant, en tant que terme philosophique, le père de l'idéalisme allemand a apporté quand même son point de vue.

Cette notion d'aliénation est inscrite, chez Hegel, dans le cadre du drame spéculatif qui est la reconquête de l'esprit comme le divorce qui s'est établi entre l'esprit et la réalité, entre le sujet spirituelle et l'objet matérielle.

Dans *la Phénoménologie de la conscience* Hegel définit l'aliénation comme étant le processus par lequel le moi sujet projette le moi substance hors de lui-même, et devient ainsi extérieur à lui-même.

Marx fut tout à fait d'accord avec cette idée d'une extériorisation dans l'aliénation. Mais seulement, il soutient que ce qui est à l'extérieur de l'homme ici, ce n'est pas son être en tant que conscience mais le monde réel qui dérive de l'homme lui-même. Il ne s'agit plus des moments à travers lesquels le sujet a acquis un nouveau contenu en s'extériorisant. Marx est plus attentif à une perte par la détermination ou l'objectivation qu'à un enrichissement par les déterminations successives.

Hegel parle aussi d'une aliénation où chacun est tenu à se défaire de sa propre volonté en tant que propriété pour que cette propriété devienne existence objective pour lui. Ce dessaisissement ou échange de volonté consiste à ce moment-là non pas seulement à se défaire de la chose mais que celle-ci devient celle d'une autre volonté que Hegel appelle l'Etat. Ce dernier est pour lui, la réalisation de l'Idée. Marx souligne déjà les contradictions inhérentes dans cet Etat dans son œuvre intitulé *Critique de la philosophie de droit de Hegel*.

Hegel dans son analyse fonde la supériorité de l'Etat sur le fait qu'il présente l'intérêt général, c'est-à-dire les intérêts de la société toute entière. Mais en pratique, il protège la société de la classe dominante avec ses intérêts particuliers et maintient les prolétaires à l'état esclavagiste. Ainsi d'après Marx, l'essence humaine ou plus exactement l'essence sociale est aliénée dans l'Etat avec Hegel.

En un mot disait Marx, Hegel mystifie le rapport réel et en fait un rapport religieux. Ceci nous oriente vers la conception feuerbachienne de ce concept.

Feuerbach disciple et adversaire à la fois de Hegel, au lieu d'étudier l'aliénation dans le seul domaine de l'esprit, a essayé de la retrouver dans la vie matérielle des hommes.

Dans son œuvre maitresse, *l'Essence du christianisme*, Feuerbach appliquait le concept de l'aliénation à la critique de la religion. Pour lui, l'homme doit détruire toute illusion religieuse afin de poser l'humanité dans sa propre essence : sagesse, pouvoir, justice et surtout amour sans lequel toute vie sociale serait impossible. Par la religion cependant, l'homme, transfère ses prédicats à un être supérieur appelé Dieu. Il vit au profit de ce Dieu. Par conséquent, il abandonne ses qualités, ses désirs, ses inspirations, phase nécessaire pourtant dans l'évolution de l'humanité. Ainsi, par la religion, l'homme se sent vide, il se perd, en un mot, il s'aliène.

Dieu vient donc de l'idée de l'homme. Dans ce cas, c'est l'homme lui-même qui est la source de l'aliénation car il crée lui-même l'image d'un Dieu en qui il projette ses prédicats. Autrement dit, l'homme se soumet à un Dieu qu'il a créé lui-même. Ainsi,

« Le seul Dieu de l'homme, selon Feuerbach, c'est l'homme lui-même »²².

Dieu est donc une création de l'homme ; ce qui est contradictoire avec ce que disent les chrétiens selon qui l'homme est la créature de Dieu.

²² Ludwing Feuerbach, *Essence du christianisme*, p.27

Ainsi, Feuerbach voit en l'homme un être isolé sans lien avec ses semblables. Or, la grandeur de l'homme ne peut se révéler qu'au sein de la vie collective. C'est pour cette raison que Marx en parlant de l'aliénation, désigne ce terme un phénomène radicalement économique et social, voir religieux. Autrement dit, avec Marx, la critique religieuse de Feuerbach se transforme en critique sociale c'est-à-dire que lutter contre l'illusion religieuse c'est la lutte contre la misère de la société, contre le malheur de l'humanité car il disait :

« La religion est l'opium du peuple »²³.

Cela du fait que la religion donne à l'homme une satisfaction fictive en lui promettant un au-delà meilleur.

Toutes ces formes d'aliénation ne sont, aux yeux de Marx, que secondaires, partielles. Mais, leur analyse ramène Marx en dernière instance à l'« aliénation économique ». Rappelons que l'étude économique est le thème fondamental de la doctrine marxiste.

Ainsi, quand Marx définit ce mot aliénation, il entend par là, l'asservissement de l'être humain, dû à des contradictions économiques, politiques et sociales, et qui conduit à la dépossession de soi, de ses facultés, de sa liberté. Autrement dit, l'homme, avec l'aliénation, n'est plus maître de lui-même. Il a perdu le contact avec la nature. En un mot, il devient autre.

Or, l'homme, étant doué de raison se regroupe en société pour mieux lutter et asservir la nature selon ses besoins. A l'origine, il est vrai que l'homme n'obéit qu'à ses instincts comme des animaux mais il a vite dépassé ce stade.

²³ Contribution à la critique de la philosophie de Droit de Hegel, <http://11.sep.free/text/1843/critique.h.htm>

Pour être maître de la nature, il transforme cette nature selon ses besoins par le biais du travail. L'homme affirme de plus en plus sa maîtrise du monde.

Pour Marx alors, le travail est l'un des traits caractéristiques qui permet de définir l'essence humaine. Ce qui signifie que par son travail, l'homme ne se limite pas à la satisfaction immédiate de ses besoins biologique mais va au-delà en improvisant pour ses semblables. Par son travail, l'homme est aussi capable de produire des objets pour satisfaire ses tendances esthétiques. Donc, le travail est l'acte humain par excellence.

Cependant, il se trouve que dans le régime capitaliste au sein duquel Marx a vécu, le travail semble frapper d'une malédiction car au lieu d'affranchir l'homme, il l'opprime, l'asservi. En un mot, il l'aliène .Ainsi donc, la notion du travail libérateur a été déviée sous le régime capitaliste.

En somme, dans ce système, l'aliénation réside dans le fait que les travailleurs ne profitent jamais de la valeur de leur force du travail. Car étant les principaux travailleurs, les ouvriers sont toujours perdants, c'est-à-dire qu'ils ne sont jamais bénéficiaires et se sentent toujours étrangers dans leur propre produit.

Par contre, Marx affirme que logiquement le profit devrait revenir plutôt à l'ouvrier mais non au patron, en ce sens que c'est grâce à eux que le capital s'accumule ; la plus-value est devenue possible ; et l'industrie se développe. Bref, c'est grâce à l'ouvrier que le système capitaliste fonctionne.

Ainsi, Marx a pu définir l'aliénation comme étant une souffrance matérielle qui accable l'homme en chair et en os. De ce fait, la lutte contre cette aliénation est un effort confié à l'homme concret et non à l'esprit comme soutient Hegel, ni a une simple réflexion comme a fait Feuerbach ; elle fait appel à l'action. Cela du fait que cette dernière est la seule issue afin d'abolir cette aliénation. Dans ce cas, la lutte ne se poursuit pas au niveau de l'individu isolé. Elle n'est possible qu'a l'échelle de la collectivité.

Bref, le travail est source d'aliénation dans le système capitaliste d'où ce que Marx appelle « travail aliéné » que nous allons voir par la suite.

II-Le processus du travail aliéné chez Karl Marx.

Il est à souligner d'abord que cette partie consiste à expliquer comment Marx a critiqué le travail du régime capitaliste. Mais cela après avoir remarqué la gravité de la situation économique de l'Allemagne et surtout de l'Angleterre de son époque. Ainsi, il convient de savoir ce qu'est le travail et son origine avant d'aborder ce thème.

Étymologiquement, le terme travail vient du Latin « *tripalium* » qui signifie un instrument à trois pieds, et qui sert également à entraver les animaux. À l'origine, le travail a comme sens asservissement, assujettissement, donc exploitation ou torture.

De ce fait, ce mot désigne généralement une activité forcée et pénible. Autrement dit, dans le travail se trouve à la fois le travail et la souffrance. Dans ce cas, il n'est pas une simple activité volontaire comme le jeu mais il impose à l'homme une sorte d'obligation.

Dans la conception biblique, le travail se présente comme une malédiction divine.

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front »²⁴.

Ceci marque déjà le signe de la souffrance, de douleur dans le travail. Il affirme en même temps la division sociale en classe, à savoir la classe de ceux qui travaillent péniblement, les exploités et celle de ceux qui

²⁴ La bible, genèse III : 17-19 p.3

ne travaillent pas, les exploités. En un mot, avant, le terme travail avait un sens plutôt négatif dans le sens où il exprime la servitude de l'homme qui doit travailler douloureusement pour survivre.

Mais il a fallu attendre Marx pour valoriser enfin la notion de travail.

Celui-ci soutient que le travail conditionne la survie de l'homme. Pour mieux vivre, ce dernier doit travailler dur afin d'assurer sa subsistance sans quoi le monde serait anéanti à l'heure où nous sommes. Dans cette perspective, le travail constitue une preuve d'existence pour *l'homo-faber*.

Ce qui revient à dire que Marx définit le travail comme étant ce qui détermine la nature de l'homme. Dans ce sens, il permet la différenciation de l'homme et de l'animal, en un mot, il est issu du besoin de l'homme.

Mais cette situation n'a pas duré longtemps. En effet, si à l'origine, la production consistait à couvrir les besoins fondamentaux de l'homme, avec l'arrivée du système d'« échange » le travail est devenu presque une activité en vue des gains quelconques. Et surtout, ce système a fait naître dans le monde du commerce le système de « profit ».

« Le travail (de l'homme) était certes son moyen de subsistance directe, mais en même temps il était aussi la confirmation de son existence individuelle. Par le troc, son travail est devenu pour une part une source de gain. Le but et l'existence du travail sont devenus différents »²⁵.

²⁵ .Karl Marx, *les manuscrits de 1844*, p.3

C'est, donc, avec l'apparition du monde des marchandises que le caractère du travail a changé. Il devient un objet d'aliénation. Ce fut le début du « travail aliéné ».

A l'époque de Marx, c'est-à-dire à l'époque capitaliste, nous voyons apparaître « le travail salarié », travail au sens le plus abstrait de ce terme et qui n'est plus qu'une souffrance et une dure nécessité pour les salariés. Autrement dit, le travail à cette époque a atteint le degré suprême de l'aliénation d'où le terme marxien « travail aliéné ». L'objet du travail n'est plus directement accessible, et les instruments de travail eux-mêmes sont la propriété d'un autre.

Aux yeux de Marx, le travail est aliéné au moment où ceux qui n'avaient pas des biens matériels étaient soumis à travailler péniblement et sans relâche. Mais en dépit de ce travail pénible, l'essentiel de la production ne revient qu'au propriétaire de ces biens matériels au lieu de revenir à ceux qui possèdent la force du travail.

Marx, réaliste qu'il était, se mit à dévoiler les mystifications du système capitaliste de son temps. Car pour lui, il serait évident que le résultat d'un travail quelconque revient à celui qui travaille au lieu de tomber entièrement entre les mains de celui qui ne fait que se reposer sur son fauteuil. Autrement dit, Marx a blâmé ce système du fait que les prolétaires, en travaillant durement, continuent toujours à vivre dans la misère. Alors qu'en réalité, ils devraient être heureux. Ainsi, l'auteur du *Capital* condamne le système bourgeois à cause de l'asservissement, de l'exploitation de l'homme par l'homme que ce système engendre.

Face à cette situation, la tâche primordiale consistait selon Marx à réveiller les prolétaires européens en général et ceux de l'Allemagne en particulier pour lutter contre l'attitude de la bourgeoisie et surtout de lutter contre le problème du travail aliéné. D'où sa formule devenue célèbre :

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous »²⁶.

Une telle expression justifie les soucis de Marx à vouloir rendre conscients les ouvriers européens de leur asservissement afin qu'ils puissent se révolter contre le pouvoir bourgeois au niveau de tous les continents. Car même dans le salaire que lui offre le bourgeois, on trouve toujours cette idée d'exploitation, d'asservissement. Marx l'affirme en ces termes :

« Le coût des travailleurs se limite à peu près à ce qu'il lui faut pour vivre et perpétuer sa descendance »²⁷.

Cette phrase de l'auteur justifie encore une fois de plus jusqu'à quel point les travailleurs étaient traités comme des moins-que-rien par leur patron. Ce dernier, en voulant plus de bénéfice, ne donne pour salaire à l'ouvrier que ce qui lui permet de survivre pour pouvoir reprendre le travail le lendemain, et aussi ce qui peut l'aider à avoir des enfants toujours pauvres pour remplacer leurs parents après leur mort. Le résultat est que l'ouvrier ne voit plus comme but de son activité que le maintien de sa propre existence et non le déploiement de ses forces essentielles. Ce qui revient à dire que désormais, l'ouvrier ne met plus sa vie en action que pour acquérir les moyens de subsistance.

Dans cette perspective, l'injustice règne beaucoup dans la société bourgeoise. Il y a d'un côté ceux qui travaillent et qui ne gagnent rien, les prolétaires. De l'autre côté, ceux qui gagnent énormément mais qui ne travaillent pas, les bourgeois. Ce qui rend plus explicite la manifestation

²⁶ .Karl Marx et Engels, *manifeste du parti communiste*, p.1

²⁷ Ibid p.27

de l'aliénation dans le domaine du travail. Ce qui signifie que les ouvriers malgré leurs efforts ne profitent jamais du produit de leur force de travail.

Un exemple concret de ce cas de travail aliéné est le cas des tireurs de pousse-pousse ici même à Madagascar. Ces derniers, ne possédant que leur force de travail, se trouvent toujours dans l'obligation de travailler sans relâche, presque nuit et jour pour un salaire dérisoire. Un salaire qui ne vaut, en fin de compte, que les prix de l'alcool pour que l'ouvrier puisse se soûler afin d'être toujours inconscient de sa souffrance, et surtout pour qu'il puisse avoir des forces pour reprendre son soi-disant travail le lendemain. Son patron, en revanche, bénéficiaire de presque toute la totalité du résultat des efforts fournis par cet ouvrier, ne fait que récolter les fruits de ses instruments de production.

C'est justement, ce genre de travail que Marx qualifie d'exploitation ou plus exactement d'aliénation.

Mais cela n'a pas suffi au capitaliste ; il fallait aussi qu'il emploie le système du « profit ». Rappelons que ce système se manifeste par le fait que l'ouvrier, en restituant le salaire que lui a avancé le capitaliste, doit encore continuer à travailler et produire pendant ce temps la plus-value qui constitue le profit. Autrement dit, le capitaliste détourne à son propre profit une valeur que seul le travailleur a créée.

C'est par ce profit que le mode de production capitaliste devient un système d'inégalité totale. Comme le disait Jean-Yves Calvez, dans la production capitaliste,

« La richesse croît dans la même proportion que la misère »²⁸.

²⁸ Jean-Yves Calvez, *la pensée de Karl Marx*, p.133

Ici, ce commentateur de Marx montre que le travail produit des merveilles pour les riches, mais en revanche, il ne produit que la souffrance pour les pauvres. Autrement dit, en même temps que le travail construit un palais pour les riches, il construit une chaumière pour les pauvres.

Ainsi s'explique d'une manière brève le travail dans l'économie capitaliste. Ce qui a permis à Marx de traiter ce genre de travail comme « travail aliéné » mais en même temps, il est aussi une négation de l'essence humaine en ce sens où l'ouvrier est devenu par lui-même une marchandise. Tel est l'objet de notre prochaine analyse.

III- Le travail ouvrier comme négation de l'essence humaine

III-1-Les ouvriers dans le rapport salarial.

Pour analyser ce « travail ouvrier », revenons à la critique de Marx au sujet des économistes classiques, notamment Adam Smith selon qui le travail est une source de richesse, une activité en vue toujours d'un gain quelconque. Autrement dit, le travail rend l'homme heureux, car il lui garantit sa survie et comble ses satisfactions.

Pourtant dans la production capitaliste, Marx a constaté que le « travail ouvrier » est payé comme une marchandise. Il l'a bien mentionné en ces termes:

« L'homme doit livrer le produit de son travail ou du moins une partie de ce produit au détenteur des moyens de production. Et il devient lui-même une marchandise. Non seulement le produit de travail échappe à l'homme et lui

devient étranger, l'homme et l'humain deviennent étrangers à eux-mêmes »²⁹.

Ici, Marx a voulu montrer que les ouvriers, opprimés et exploités par les propriétaires des moyens de production, sont encore obligés de vendre leur force de travail. Et c'est de cette manière qu'ils deviennent eux-mêmes des marchandises comme n'importe quelle marchandise qui se vend et s'achète pour subsister.

Dans ce cas, non seulement leur force de travail est devenue une marchandise mais aussi le produit même de leur travail qui est manifestation d'eux-mêmes, leur échappe. Finalement, il leur devient étranger. En ce moment, l'homme n'est pas seulement étranger à son produit mais, en même temps, ce produit paraît être une puissance indépendante du producteur. En d'autres termes, l'homme, sinon l'ouvrier ne perd pas seulement son produit, mais ce dernier se présente en face de lui comme une puissance hostile. Autrement dit, l'ouvrier est entièrement dépossédé du fruit de son travail. Dans ces conditions, l'ouvrier ne se reconnaît plus dans son œuvre et devient complètement étranger à lui-même.

De plus, dans la production capitaliste, les ouvriers eux-mêmes sont considérés comme des moyens de production, c'est-à-dire comme des machines humaines. Dans ces conditions, ils ne sont plus considérés comme des êtres humains vivant à l'intérieur d'une société donnée et qui doivent jouir de leurs droits et dans la dignité, mais plutôt comme des marchandises et des machines. Ce qui leur fait perdre leurs caractéristiques essentielles d'être homme. Les ouvriers sont, donc, devenus autres et mis sur les mêmes pieds d'égalité que les marchandises

²⁹ .Henri Lefebvre, *Pour connaître Marx*, p.115

et les machines. Or, ces marchandises ce sont leur force de travail qui, selon la formule de Marx se présente comme

« [...] l'ensemble des facultés philosophiques et intellectuelles qui existent dans le corps de l'homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles³⁰ ».

Ce qui signifie que les prolétaires ont perdu le contact avec la nature en ce sens qu'ils travaillent non pas pour eux mais pour le patron. Autrement dit, ils deviennent des moyens de production des bourgeois.

Dans ce sens, les prolétaires ne perdent pas seulement leur essence humaine, mais en même temps, ils perdent aussi leur liberté. Car étant les forces productives des bourgeois, ils sont considérés comme n'importe quelle propriété ; ils sont privés de leur liberté. Ce qui fait que pour pouvoir survivre, les prolétaires doivent se soumettre à la classe dominante.

Or, dans cette dépendance totale des ouvriers, l'entrepreneur privé ne leur donne que ce qu'il faut pour que ces derniers puissent reconstituer leurs forces de travail pour le lendemain. Autrement dit, dans ce système d'échange inégal, la part du lion revient au bourgeois tandis que les prolétaires ne reçoivent que des miettes. C'est dans ce sens que Marx écrit :

« Le taux minimum et le seul nécessaire pour le salaire est la subsistance de l'ouvrier pendant le travail, l'excédent

³⁰ Karl (M), *Le Capital*, p.163

nécessaire pour nourrir une fille et pour que la race des ouvriers ne s'éteigne pas³¹ ».

Dans cette perspective, l'ouvrier n'a plus rien à réclamer. Il se regarde mourir en vendant sa vie dans le travail ; en vivant dans la misère. Ainsi, il n'a d'autres alternatives que de se soumettre au capitaliste, et se pour pouvoir survivre.

Bref, dans le mode de production capitaliste, le rapport salarial permet l'exploitation du salarié qui est, enfin de compte, une négation de l'essence humaine c'est-à-dire une deshumanisation dans le domaine du travail. Mais, le système capitaliste ne se contente pas seulement d'exploiter l'ouvrier mais il va pousser cette exploitation jusqu'à son point extrême en forçant le prolétaire à lui fournir le maximum de profit ; et ce profit qui est en fait une spoliation est appelé par Marx la plus-value.

III-2-L'étude de la plus-value.

L'ouvrier en vendant le produit de sa force de travail au capitaliste, constitue pour ce dernier, un capital quelconque. Ce qui signifie qu'une fois converti en argent, le produit de travail de l'ouvrier devient source d'un capital pour son acheteur. Ce capital sous forme d'argent serait dans ce cas, l'ensemble des biens issus de cette production. Autrement dit, il sera les bénéfices obtenues grâce à l'achat des matières premières et leur transformation en d'autres produits qui peuvent générer un prix plus élevé afin d'obtenir une plus-value qui est la source principale de tout profit.

Dans cette perspective, Marx, se fondant sur cette théorie de la « valeur travail » distingue capital constant et capital variable.

³¹ Karl (M), *Le Manuscrit de 1844*, p.08

En effet, le capital constant constitue les dépenses pour les moyens de production : matière première, instrument de travail, matière auxiliaire. Autrement dit, il est l'ensemble des biens qui ne font en s'y incorporant que transmettre leur propre valeur à la marchandise produite. De ce fait, le capital constant résulte donc de la cristallisation du travail mort. Tandis que, le capital variable est la somme avancée par les capitalistes, sous forme de salaire, pour acheter la force de travail du prolétaire. Ce capital variable constitue dans la production ce que Marx appelle le travail vivant. Dans ce cas, il permet de produire plus de valeur qu'il n'en coûte. De cette partie de ce capital résulte alors une « plus-value ».

Ce qu'il convient de signaler ici c'est que ce capital est un produit collectif : il ne peut-être mis en mouvement que par l'activité en commun de beaucoup d'individus, et, en dernière analyse, que par l'activité en commun de tous les individus, de toute la société. Dans ce cas, le capital n'est donc pas une puissance personnelle : c'est une puissance sociale.

Or, Marx à constaté que la plus-value est le résultat du profit, de l'exploitation qui est typique de la production capitaliste. Ainsi, elle se manifeste surtout dans le vol de la valeur de travail de l'ouvrier. A titre d'illustration, prenons le cas d'une fabrication de tissu.

A supposer que la fabrication d'un tissu nécessite en tout dix heures de temps. Ce temps est alors le temps nécessaire pour produire un tissu. Or, les bourgeois ont fait travailler les ouvriers pendant treize heures de temps. Ce qui signifie que l'ouvrier doit alors accomplir pendant treize heures de temps le travail que lui ont payé les bourgeois à une valeur de travail équivalent à dix heures de temps.

Ce qui fait que la différence entre le temps nécessaire de dix heures et le temps effectué de treize heure c'est-à-dire le trois heures de plus, est vendu gratuitement pour l'ouvrier en ce sens qu'il n'en est pas payé. C'est cela qui fournit les profits pour les propriétaires des moyens de

production. Convertir en argent après la vente des marchandises, ce profit constitue une « plus-value » pour les capitalistes.

En effet, l'ouvrier pour subsister et pour survivre doit suivre ce système capitaliste. Exactement comme la valeur de toute autre marchandise, la valeur de force de son travail est déterminée par la quantité de travail nécessaire à sa production. Ainsi, la valeur de force de travail de l'ouvrier pendant la fabrication du tissu doit-être calculée en fonction du temps utile (temps écoulé correspondant au besoin de la production journalière et qui présente déjà des intérêts pour les bourgeois) et non pas en fonction du temps nécessaire (temps que l'ouvrier doit effectuer qu'il veuille ou non pour la production).

Or, Marx soutient que la valeur de la plus-value se produit par la valeur du travail effectué entre les temps utiles et les temps nécessaires. C'est ce qu'il appelle « la valeur du surtravail ». Ce qui explique pourquoi les capitalistes, en vue d'accaparer davantage de la plus-value, allongent arbitrairement la journée de travail c'est-à-dire les heures de travail que doivent effectuer les ouvriers.

Tout cela confirme une fois de plus et comme il a été signalé plus haut que dans la production capitaliste, l'ouvrier joue un double rôle. D'un côté, la restitution du salaire que lui a avancé le capitaliste que Marx le nomme le « travail nécessaire », et de l'autre la formation de la plus-value par le biais du profit et qui constitue les intérêts avantageant uniquement les propriétaires des moyens de production. Ce que Marx appelle le « surtravail ». Dans ce cas, le surtravail se définit comme cette

« [...] période d'activité, qui dépasse les bornes de travail nécessaire, qui coûte, il est vrai, du travail à l'ouvrier, une dépense de force, mais ne forme aucune valeur pour lui. Il forme une plus-value qui a pour le capitaliste tous les charmes

d'une création ex-nihilo. Je nomme cette partie de travail de la journée de travail « temps extra »³².

Ce qui nous permet de dire que dans la production capitaliste, la force de travail de l'ouvrier détermine la partie nécessaire de la journée du travail et que la plus-value de son côté est déterminé par la partie *extra* de cette même journée. Ici, le temps *extra* consiste à prolonger le temps de travail utile par rapport au temps nécessaire c'est-à-dire par rapport à la partie de la journée où l'ouvrier produit la valeur suffisante pour subsister.

Ce qui explique que le travail dispensé pendant ce temps *extra* est toujours considéré pour les bourgeois, comme étant un travail nécessaire. Or, pendant ce temps, l'ouvrier produit un travail supplémentaire qui ne lui sera pas payé mais accaparé entièrement par les bourgeois et sous forme la plus-value. Alors que si le temps *extra* augmente et avec lui la valeur du surtravail ; ce qui fait augmenter en même temps la valeur de la plus-value.

En somme, dans la production de la plus-value, la mystification de l'essence humaine réside dans le vol de la valeur du surtravail de l'ouvrier par le patron, dans le rapport de dépendance du prix vis-à-vis de la valeur, et finalement, du fait qu'aucune valeur ne peut provenir que des forces de travail de l'ouvrier.

Par l'achat d'une valeur journalière ou hebdomadaire de la force de travail de l'ouvrier, le bourgeois a donc acquis le droit de se servir de cette force de travail en la faisant travailler toute la journée ou toute la semaine.

³² Karl Marx, *le capital*, p.212

Bref, la formation de la plus-value est la forme la plus vivante de l'exploitation de l'homme par l'homme. Et c'est justement ce problème grave dans le domaine du travail, cette aliénation de l'essence humaine que Marx va essayer de résoudre maintenant dans la dernière partie de notre travail.

TROISIEME PARTIE

**LA SOLUTION PROPOSEE PAR
KARL MARX**

CHAPITRE I

LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE

I- Source de la révolution

I-1- La domination bourgeoise

Dans ce présent chapitre, nous consacrons nos analyses sur l'étude de la puissance du système capitaliste. Jusqu'où ce régime peut aller dans son acte de domination ? Mais commençons d'abord par l'explication sur l'origine de cette domination.

L'on admet communément que toute société est faite d'antagonismes. Ainsi la société bourgeoise moderne n'a pas échappé à ce sort. Elle ne fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte face à celles d'autrefois. Evoquant ce problème, Marx écrit :

« Le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées »³³.

³³ Karl (M), Engels (F), *Manifeste du parti communiste*, p.34

Autrement dit, l'une des causes qui simplifie cette domination bourgeoise est cette division de la société en deux classes antagoniques. Car elle suppose d'un côté, les bourgeois propriétaires des moyens de production sociale et qui emploient le travail salarié, de l'autre, les prolétaires, privés de leurs propres moyens de production, et obligés pour subsister, de vendre leur force de travail.

Sur ce, la bourgeoisie est la classe dominante de la société. En tant que telle, elle détient tous les moyens de production anciennement appartenant aux petits artisans, aux petit-bourgeois. Autrement dit, dans ce système on a affaire à des bourgeois détenteurs de tous les pouvoirs et à des ouvriers vivant dans la misère. A cet effet, la bourgeoisie s'occupe de toutes les entreprises, et jouit des biens de la société. Par contre l'ouvrier ne dispose que de sa force pour travailler. Il n'est donc qu'un petit travailleur, serviteur du bourgeois.

L'ouvrier travaille durement pour son patron comme un esclave travaille pour son maître qui lui donne toujours des ordres à exécuter. Or, en dépit de ce travail pénible, l'ouvrier ne deviendra jamais bourgeois. Cela du fait qu'il est payé de façon à ce qu'il reste aussi pauvre qu'auparavant. Rappelant cette décadence de la situation ouvrière, l'auteur du *Capital* déclare :

« Le serf, en plein servage, est parvenu à devenir membre d'une commune, de même que le petit- bourgeois s'est élevé au rang de bourgeois sous le joug de l'absolutisme féodal. L'ouvrier moderne, au contraire, loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessus même des condition de vie de sa propre classe³⁴ ».

³⁴ Karl (M), Engels (F), *Manifeste du parti communiste* p.45

Ce qui revient à dire que la classe ouvrière est maltraitée, et ne gagne, enfin de compte, que le moyen de sa subsistance c'est-à-dire un salaire médiocre, juste pour assurer sa nourriture, son habillement, et son foyer. En un mot, juste ce qui garantit sa survie et rien de plus. La logique de l'esclavage nous apprend même que pour pouvoir opprimer une classe, il faut pouvoir lui garantir ses conditions d'existence qui lui permettent au moins de vivre dans la servitude. Ce qui revient à dire qu'il faut toujours maintenir les esclaves en vie pour qu'ils puissent servir leur patron.

Ainsi, dans la production règne l'inégalité totale, car les travailleurs qui sont les ouvriers de l'usine ne gagnent pas un salaire équivalent aux heures de travail qu'ils effectuent. Tout cela justifie la domination bourgeoise sur le plan socio-économique. Pour gagner davantage de profit, le bourgeois exploite les ouvriers. Pour maintenir sa puissance économique, elle doit maîtriser la gestion des forces productives en utilisant les ouvriers comme des machines de production. Dans ce cas, cette domination de la classe bourgeoise a, alors, pour conditions essentielles l'accumulation de la richesse aux mains des particuliers, bien entendu, aux mains des bourgeois.

Les moyens de production et tous les bénéfices qui en découlent sont alors accaparés entièrement par les capitalistes. Et qu'en plus, il arrive aussi que dans ce système capitaliste, le bourgeois monopolise aussi le pouvoir politique. Autrement dit, en plus de la domination économique, ce dernier domine aussi politiquement.

Les prolétaires, malgré leur citoyenneté, ne peuvent, malgré eux, accéder au pouvoir politique à cause de leur pauvreté ; à cause de leur situation économique et sociale. Leur statut de citoyen n'est, en effet, qu'un simple acte administratif mais qui n'a aucune considération dans leur situation de vie sociale. Ce qui a pour conséquence qu'ils n'ont rien à faire dans les affaires politiques de leur nation. Par contre, les bourgeois

qui les exploitent, privilégiés par leur situation économique, jouissent pleinement de leur statut de citoyen car ils n'ont pas seulement les moyens financiers et économiques de se faire élire mais aussi et surtout, ils disposent de tous les moyens pour mettre en place leurs représentants. En un mot, les prolétaires n'ont aucune chance d'être au pouvoir. Ce qui justifie la conception marxienne selon laquelle les maîtres de l'économie sont toujours les maîtres du pouvoir politique. En effet,

«L'Etat est pour la classe la plus puissante, de celle qui domine au point de vue économique et qui, grâce à lui, devient aussi classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveau moyen pour mater et exploiter la classe opprimée³⁵ ».

Et Engels ajoute dans *Anti-Dühring* :

« Dans l'Antiquité, l'Etat était pour les citoyens propriétaires d'esclaves ; au moyen âge, de la noblesse féodale; à notre époque, de la bourgeoisie³⁶ ».

Ce qui revient à dire que l'Etat capitaliste est tombé entre les mains de la minorité riche, les bourgeois, pour opprimer la grande majorité pauvres, les prolétaires. Autrement dit, la classe exploiteuse a besoin de la domination politique pour maintenir l'exploitation, c'est-à-dire pour défendre les intérêts égoïstes d'une infime minorité contre l'immense majorité du peuple. Ainsi, l'Etat devient, pour la classe régnante, un instrument afin de mater les autres classes.

³⁵ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.19

³⁶ Engels (F), *Anti-Dühring*, p.301

Tout cela c'est pour montrer que le régime capitaliste est un régime qui se donne comme tâche la domination, la conquête. Autrement dit, ce système est animé par le soif de tout reconquérir ; par ce qu'on appelle souvent l' « appétit de puissance ». Mais une avidité qui, cette fois-ci, conduira ce système à sa ruine. Le capitalisme, avec l'envie de devenir plus riche et dans l'espoir de pouvoir dominer les autres, dévie inconsciemment vers sa propre destruction c'est-à-dire qu'à force de vouloir plus et plus encore, le capitaliste crée lui-même son propre anéantissement.

Ce qui implique que ce système, pour être plus puissant qu'il le soit déjà, doit obligatoirement étendre ses affaires ; il doit faire progresser ses technique de production en améliorant, par là, les machines industrielles afin de produire plus. L'objectif c'est de produire en abondance. Or, cela n'est pas accessible à la majorité, surtout dans une société où la plupart des habitants sont des prolétaires.

Dans cette perspective, le capitaliste est, aux yeux de Marx, condamné au progrès, mais à un progrès qui lui aussi est condamné à sa ruine.

Par la production, le monde réalise alors que le capitaliste se met lui-même en crise en ce sens où il produit beaucoup alors que les acheteurs se trouvent dans la misère ; dans la famine. Par le progrès de la machine, plusieurs prolétaires chôment. Ils étaient licenciés du fait que les machines produisent plus et rapidement les marchandises et par rapport aux ouvriers. Par conséquent, ils n'ont donc pas les possibilités d'acheter les produits qui leur reviennent d'ailleurs très chers. Or, les prolétaires vendent leur force de travail (son unique marchandise) aux capitalistes et à bas prix (ce qui lui permet seulement de survivre). Ainsi, il est difficile voire impossible pour les prolétaires de les racheter.

De ce fait, le régime capitaliste traverse une grande crise de « sous-consommation ». C'est-à-dire que les produits ne sont pas consommés convenablement ; comme il faut. Il se trouve alors que la bourgeoisie est

incapable de remplir plus longtemps son rôle de classe dirigeante et d'imposer à la société, comme loi régulatrice, les conditions d'existences de sa classe. Le paupérisme règne alors partout, et il s'accroît d'une manière irrévocable et conduit enfin de compte ce régime à sa propre destruction. C'est ainsi qu'Engels écrit :

« On ne peut se passer de la bourgeoisie [...] que les fonctions sociales du capitaliste peuvent-êtré maintenant assurées par des moyens rémunérés...et que le mode de production capitaliste qui a commencé par évincer des ouvriers, évince maintenant les capitalistes³⁷ ».

Le capitaliste voulant se rattraper dans sa production tout en enfonçant les ouvriers dans la misère, se trouve lui-aussi en crise : c'est la faillite totale des entreprises. Ainsi comme Marx l'a bien précisé :

« La bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs³⁸ ».

Et il ajoute plus loin :

« La bourgeoisie fournit aux prolétaires les éléments de sa propre éducation, c'est-à-dire des armes contre elle-même³⁹ ».

³⁷ Engels (F), *Anti-Dühring*, pp.316-317

³⁸ Karl (M), Engels (F), *Manifeste du parti communiste*, p.45

³⁹ Idem. p.43

Le capitaliste en vue de gagner beaucoup de profits et encore sur le dos des ouvriers, a fait un énorme faux pas et se trouve, enfin, dans des circonstances très critiques auxquelles il ne s'attendait pas. Il est donc lui-même la cause de sa dislocation.

On peut citer à titre d'exemple la crise mondiale de 1929 qui a énormément bouleversé le monde par une « surproduction ». Cette crise a été la plus grave de celles qu'a connu l'économie capitaliste. C'est ce type de phénomène qui a poussé Marx d'annoncer la chute inévitable du capitalisme.

En vue de résoudre tous ces problèmes, les deux amis Marx et Engels ne voyaient qu'une solution : la « révolution ». L'ouvrier doit-être conscient que, malgré sa pauvreté et sa servitude, la richesse capitaliste dépend de lui, c'est-à-dire que sans son travail, son exploiteur ne reçoit aucun profit. En d'autres termes, c'est toujours le travail de l'ouvrier qui assure le maintien de la domination bourgeoise. Regroupé dans la classe prolétarienne, l'ouvrier doit profiter de cette situation pour organiser une lutte afin de mettre fin à cette situation de domination et d'exploitation.

Ainsi, il est primordial de savoir, en premier lieu, la cause principale de cette domination qui est donc la « propriété privée » afin de pouvoir dépasser cette situation de fait voire la supprimer. Dans cette perspective, les ouvriers doivent s'emparer du post de commande de l'Etat. En effet,

« Le prolétariat s'empare du pouvoir d'Etat capitaliste et transforme les moyens de production d'abord en propriété d'Etat ⁴⁰».

⁴⁰ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.24

Ce qui implique qu'avec la révolution, Marx oriente l'organisation socio-économique vers l'étatisme. Mais pourquoi l'Étatisation et non la Nationalisation ?

En réalité, il y a une grande différence entre ces deux termes : on parle d'une nationalisation au moment où l'État devient propriétaire en partie des moyens de production. Tandis que dans l'Étatisation, la totalité des capitaux investis appartiennent à l'État, c'est-à-dire, la totalité du profit. Dans ce cas, elle consiste à attribuer toute la vie économique et sociale d'un pays à l'État fin de supprimer la propriété privée et bannir l'individualisme. Ainsi, l'État appartient à toute la société au moment où celle-ci devient le propriétaire de tous les moyens de production. Engels proclame même à ce propos que:

« Le premier acte dans lequel l'État apparaît réellement comme représentant de toute la société est la prise de possession des moyens de production au nom de la société⁴¹ ».

Mais pour que cela arrive, pour que les instruments de production soient désormais propriété collective, il faut aussi et surtout supprimer la contradiction principale d'une société, celle qu'on a rencontré depuis l'origine de la société jusqu'à la société capitaliste moderne : « *la lutte des classes* ». Autrement dit, la lutte marxiste n'a pas seulement pour but immédiat de réclamer le droit du prolétaire en supprimant toutes sortes de domination, d'exploitation, mais elle a aussi des objectifs à long terme qui consistent à changer complètement le mode de production et mettre fin à la division en classes sociales.

Bref, la lutte des classes constitue la seconde source de la révolution.

⁴¹ Engels (F), *Anti-Dühring*, p.302

I-2- La lutte des classes.

Selon Marx, « *L'histoire de toute société a été jusqu'ici une histoire des luttes des classes* ⁴² ». Dans cette perspective, la société aurait commencé à se diviser en classes distinctes dès la dissolution de la communauté primitive. Toutefois, il convient de souligner ici que suivant les différentes phases de développement de la société, cette lutte change chaque fois de forme. Pour lui alors, les phénomènes historiques sont des formes de lutte des classes.

Jean Jacques Rousseau soutient que la première forme de la société humaine est la famille. Les enfants sont liés au père pour se conserver, et ce dernier prend soin de ses enfants en toute liberté. Mais seulement, cette interdépendance s'arrête dès que les enfants commencent à être autonomes. Ce qui signifie que pour cet auteur, les hommes sont naturellement égaux avant la division due à la concurrence sociale. D'où sa formule célèbre: « L'homme est naturellement bon mais c'est la société qui le rend corrompu ».

Marx ne se prononce pas clairement sur cette idée de Jean Jacques Rousseau, mais en comparant cette idée avec la réalité de son temps, il soutient que la place des individus au sein de la société est déterminée par sa position vis-à-vis des moyens de production. Cela du fait que dans la société capitaliste où il vivait, la classe bourgeoise est propriétaire de ces moyens de productions tandis que les non propriétaires sont des prolétaires. Ce qui implique que la lutte des classes est liée à une divergence d'intérêts. Car la lutte se trouve ici entre le bourgeois, qui ne cherche qu'à pérenniser sa situation de dominant dans la société, et le prolétaire de son côté, classe dominée, et qui tente de renverser la situation.

Ainsi, le mérite de Marx n'est pas seulement d'avoir découvert l'existence des classes dans la société capitaliste, mais aussi et surtout de

⁴² Karl (M), Engels (F), *Manifeste du parti communiste*, p.33

montrer que l'histoire est liée au développement de la production. Autrement dit, selon notre philosophe, la marche de l'histoire est une suite historique des modes de production. Car depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, c'est le changement de ce mode de production qui engendre la forme de rapport des classes.

Comme le mode de production est alors source d'antagonismes, ainsi, le renverser c'est supprimer en même temps la lutte des classes. C'est justement cette raison qui a poussé Marx à étudier celle-ci à partir du mode de production.

Il est bien connu que, l'évolution d'un mode de production est causée par le développement incessant des forces productives, c'est-à-dire par l'ensemble des forces de travail et des moyens de production. A un certain niveau de son développement ces forces productives se trouvent en contradiction avec les rapports de production en vigueur et les perturbent.

Lorsqu'une telle situation apparaît commence alors une page de révolution sociale et économique.

« Voici donc ce que nous avons vu : les moyens de production et d'échange sur la base desquels s'est édifié la bourgeoisie, furent créés à l'intérieur de la société féodale. En un certain degré du développement de ces moyens de productions et d'échange, les conditions dans lesquelles la société féodale existait et échangeait, l'organisation féodale de l'agriculture et de la manufacture, en un mot le régime féodal de propriété, cessèrent de correspondre aux forces productives en plein développement. Ils entravaient la production au lieu de la faire progresser. Ils se transformèrent en autant de chaînes. Il fallait les briser. Et on les brisa⁴³ ».

⁴³ Karl (M), Engels (F), *Manifeste du parti communiste*, p.39

Ce qui revient à dire que la base de toute évolution historique est la contradiction entre les forces productives (les forces de travail nouvellement créées et les moyens de production nouvellement utilisés), et les rapports de production antérieur.

C'est de cette manière que le mode de production féodal a cédé la place au mode de production bourgeois moderne. Il en est de même pour le mode de production esclavagiste qui a dû céder la place au mode de production féodal. En un mot, Marx et Engels affirment que la marche de l'histoire va naturellement d'une manière inexorable de révolution en révolution, de dépérissement en dépérissement, vers la fin et la mort de l'Etat en place.

Par cette loi de l'évolution de l'histoire humaine, le capitalisme est appelé à disparaître tout comme les modes de production primitif (clanique), esclavagiste et féodal ont disparu. Autrement dit, par cette loi universelle qui régit les sociétés humaines, tous les modes de production où il y a opposition entre rapport de production et force productive est inéluctablement en puissance de disparition.

Vient alors un grand moment pour Marx de passer à une autre phase de mode de production qui est le « socialisme ». Dans ce système se trouve alors, pour une première fois, une socialisation ou collectivisation des moyens de production. Ces derniers deviennent donc non plus des propriétés privées mais plutôt des propriétés collectives appartenant à l'Etat populaire. Et en ce moment puisque l'Etat devient enfin propriétaire de tous les moyens de production, les différences des classes disparaîtront en même temps. Il n'y a plus divergence d'intérêts d'où l'avènement de la société future : le « *communisme* ». Mais une question reste en suspens : comment y parvenir ?

Marx et Engels, dans leur processus vers le communisme, ne voyaient qu'une seule et unique solution qui, à leurs yeux, semble efficace : la « *révolution* ». Une révolution qui aura cette fois-ci une spécificité,

qu'elle ne remplacera pas comme les révolutions antérieures, la domination d'une classe par celle d'une autre mais les prolétaires, en se libérant, libèrent en même temps les autres classes.

Cette libération commence par la conscientisation de la masse ouvrière afin de mettre en place un parti communiste fort et capable de mener la lutte contre la bourgeoisie. Cela du seul fait que selon Marx, le prolétaire,

«est la seule classe révolutionnaire jusqu'au bout, seule classe capable d'unir les travailleurs et toutes les autres classes exploitées dans la lutte contre la bourgeoisie, en vue de la chasser totalement du pouvoir⁴⁴ ».

Cela suppose alors que la révolution ne se fait pas à l'amiable. Qu'elle ne se fait pas par négociation ni même par la réforme du système capitaliste. C'est pourquoi Marx critiquait les philosophes réformistes de son époque. Elle est donc une lutte acharnée, une lutte armée, en un mot, une lutte sanglante en vue de destituer le pouvoir bourgeois. Car comme l'affirmait un dicton célèbre : le « *pouvoir ne se donne pas, le pouvoir s'arrache* ». Dans ce cas, la « révolution prolétarienne » est un moyen pour arracher le pouvoir aux mains des bourgeois.

Un exemple concret qu'on peut citer de cette révolution prolétarienne est la révolution soviétique de 1917 où les masses ouvrières réclamaient leurs droits auprès du gouvernement Russe.

On comprend alors par là l'ampleur de la lutte révolutionnaire du prolétariat, qu'elle nécessite une lutte violente. Lénine fut le partisan de cette idée car il affirme :

⁴⁴Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.37

« Sans une révolution violente, il est impossible de substituer l'Etat prolétarien à l'Etat bourgeois⁴⁵ ».

Ainsi, la violence joue un autre rôle. A part d'être source du mal, elle joue aussi un rôle révolutionnaire. En d'autres termes, elle est un atout nécessaire pour renverser le système bourgeois et passer enfin à une société sans classe, sans Etat, alias le communisme. En ce moment, la révolution prolétarienne ne consiste pas seulement à supprimer la domination bourgeoise mais aussi à supprimer la lutte des classes pour passer à une société où une réconciliation entre les individus naîtra avec la célèbre devise selon laquelle « à chacun selon ses besoins ».

Dans ce cas, la révolution prolétarienne n'est pas une fin en soi. On ne fait pas la révolution pour la révolution, on fait la révolution pour instaurer un Etat prolétarien que Marx nomme la « dictature du prolétariat ». Tel est le premier but de la révolution prolétarienne que nous allons voir en détail dans la suite de notre analyse.

II- La dictature du prolétariat.

Le prolétaire, qui est largement majoritaire dans le mode de production capitaliste, n'a rien à sauvegarder de ce système. Ainsi après la révolution, il va devenir classe dominante et instaure par la même occasion son propre Etat que Marx appelle la dictature du prolétariat. Celle-ci n'est nullement l'apogée de la révolution prolétarienne, elle n'est qu'une transition du capitalisme vers un nouveau mode de production qui est le socialisme que Marx considère comme la « première phase » ou « phase inférieure » de la société communiste. La dictature du prolétariat conduira enfin la société vers sa « phase suprême » qu'est le communisme.

⁴⁵ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.33

Mais pour mieux comprendre la remise en question de l'organisation de l'Etat capitaliste par Marx, il est nécessaire de revoir avant tout la genèse de l'Etat politique.

D'après Marx et Engels, l'Etat est né pour la première fois dans ce monde dès la scission de la société en classes antagoniques.

« L'Etat n'existe que là où existent les contradictions des classes et la lutte des classes ⁴⁶ ».

Cette phrase de Marx commentée par Lénine se trouve ici en contradiction avec ce qu'affirment certains politiciens bourgeois et petit-bourgeois en disant que l'Etat est un organe de conciliation des classes, c'est-à-dire qu'il a pour rôle essentiel de concilier les classes.

Les deux fondateurs du « socialisme scientifique » (Marx et Engels) soutiennent, par contre, que l'Etat, au lieu d'être un organisme de conciliation, est un organisme de domination et d'oppression d'une classe par une autre.

« Non seulement que l'Etat antique et l'Etat féodal furent les organes de l'exploitation des esclaves et des serfs, mais l'Etat représentatif moderne est l'instrument de l'exploitation du travail salarié par le capital⁴⁷ ».

Ce qui revient à dire que l'Etat tout comme la lutte de classes, est né dès la dissolution de la société primitive. Dans ce cas, l'Etat capitaliste

⁴⁶ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.11

⁴⁷ Idem. p. 19

moderne, est une machine spéciale d'oppression d'une classe par une autre ; de la majorité par la minorité.

Ces antagonismes des classes sont, dans ce cas, issus de la division du travail possible et nécessaire à partir d'un certain niveau du développement des forces productives. Cette opposition entre les deux classes distinctes entraîne des conflits inconciliables dans la société.

Face à cet esclavage capitaliste, cette sauvagerie, cette absurdité, Marx ne voit qu'une solution : le renversement de l'Etat bourgeois. Cette théorie a beaucoup fasciné Lénine. , qui a aussi beaucoup marqué Lénine. En effet écrit ce dernier :

« Le prolétaire doit, pour obtenir son affranchissement, renverser la bourgeoisie, conquérir le pouvoir politique, établir sa dictature révolutionnaire⁴⁸ ».

Autrement dit, le jour où le prolétaire arrive à renverser l'Etat bourgeois, il prendra le pouvoir politique et exercera sa dictature. Il mettra par la suite, en commun tous les moyens de production c'est ainsi que la propriété privée cédera la place à la propriété collective.

Un tel projet prévoit déjà deux grandes tâches dans l'instauration de cet Etat de la dictature du prolétariat, à savoir tout d'abord, la transformation du prolétariat en classe dominante et ensuite la conquête de la Démocratie.

Pour ce qui est de la transformation du prolétariat en classe dominante, une fois au pouvoir après le renversement du système bourgeois, les anciens prolétaires deviennent classe dominante et les anciens bourgeois, classe dominée. En d'autres termes, une fois au

⁴⁸ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.127

pouvoir, le prolétariat prend les rênes du pouvoir tout en gardant les principaux moyens de production jadis appartenait à la classe bourgeoisie. Dans ce cas, lors de l'instauration de l'Etat prolétarien, les moyens de production usurpés par les prolétaires seront socialisés. Désormais, ils n'appartiennent plus à une infime minorité riche, au contraire, ils appartiennent à la société toute entière.

Dans cette perspective, le prolétaire ne cesse de grossir ; une solidarité de travailleurs se forme et grandit. Il commence à rejeter toutes les conditions traditionnelles de la vie sociale : en rejetant par là, la propriété privée, la morale bourgeoise, le christianisme considéré comme religion d'Etat.

Sur ce point, la dictature du prolétariat n'est pas uniquement ni principalement violence. Elle a aussi un rôle de créer, de construire. Elle est appelée à se détacher de la bourgeoisie et à rassembler autour du prolétariat les larges masses de travailleurs dans le but de les amener à participer à l'édification du socialisme que nous allons encore aborder plus tard. Avec cette alliance entre la classe ouvrière et la paysannerie, le rôle de dirigeant appartient désormais à la classe ouvrière. Tel est l'objectif suprême de la « Dictature du prolétariat ». En plus d'être une révolte politique parce qu'elle réclame la libération des ouvriers, elle est aussi et surtout la conquête de la démocratie.

En tant que classe dominante, l'idéologie bourgeoise est faite pour soutenir l'exploitation des prolétaires par le travail, en l'occurrence l'institution politique. L'Etat est donc une forme d'organisation politique et juridique au service des capitalistes. Dans ce cas, il n'est qu'une réalisation de la politique de la classe dominante. C'est pourquoi Marx condamne la « démocratie bourgeoise » comme forme de dictature, elle n'est qu'une illusion pour masquer l'exploitation au lieu d'être l'expression de la volonté générale. Elle est un moyen pour protéger l'intérêt bourgeois, étant donné que même la jouissance du droit de vote est un privilège pour ceux qui ont les possibilités de payer leurs lourds impôts. D'où la loi de la

société est élaborée par des représentants bourgeois en vue de protéger leurs intérêts.

En un mot, Marx qualifie la démocratie bourgeoise d'une démocratie pour une infime minorité riche, sous-entendu pour les bourgeois.

Dans ce sens, il faut que le pouvoir politique soit accaparé par une classe dotée d'un caractère universel afin de mettre en place une nouvelle forme de démocratie. Cette dernière est devenue, pour la première fois, une démocratie pour le peuple pauvre et non plus pour les riches, c'est-à-dire, une démocratie pour l'immense majorité du peuple. Comment cette vision marxienne, Lénine écrit:

« La Dictature du prolétariat, c'est-à-dire, l'organisation de l'avant-garde des opprimés en classe dominante pour mater les oppresseurs, ne peut se borner à un simple élargissement de la démocratie. En même temps qu'un élargissement considérable de la démocratie, devenu pour la première fois, une démocratie pour le peuple ⁴⁹ ».

Ici, il s'agit bien d'une démocratie au sens propre de ce terme, c'est-à-dire, une démocratie réelle pour les travailleurs dont l'objet est de faire participer le plus largement possible les masses à la gestion des affaires de l'Etat et de la société. En un mot, la dictature du prolétariat n'est rien d'autre que l'adoption autoritaire et publique d'un ensemble de mesures mettant fin au régime de la classe bourgeoise antérieurement dominante. C'est à travers cette phase transitoire que le prolétariat peut alors organiser une démocratie réelle, concrète qui ne soit plus faussée en son principe par la minorité privilégiée.

⁴⁹ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.131

De tout cela, on peut alors en déduire que sans la dictature du prolétariat, l'humanité resterait toujours sous les mains des capitalistes. Et l'exploitation de l'homme par l'homme persisterait toujours dans les différentes entreprises. Ainsi, la marche en avant, c'est-à-dire vers le communisme qui est le stade final de la révolution marxiste, se fait en passant par la dictature du prolétariat et elle ne peut se faire autrement. Car il n'y a point d'autres classes ni d'autres moyens qui puissent briser la résistance des capitalistes exploités afin de les mater pour libérer l'humanité de l'esclave salarié.

Nous voyons alors par là, la nécessité d'une période transitoire dans le processus de substitution du capitalisme par le communisme où l'Etat ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat. Les formes que revêt cette dictature du prolétariat varient en fonction des conditions concrètes.

La première dictature du prolétariat que connaisse l'histoire a été la « Commune de France » dont les enseignements ont conduit Marx à tirer un certain nombre de conclusions relatives à la forme de l'Etat de la dictature du prolétariat appelé à remplacer l'appareil de l'Etat bourgeois. Lénine a pu découvrir aussi cette dictature du prolétariat chez les Soviétiques mais cette fois-ci avec une nouvelle forme. La révolution la plus récente en Russie a donné naissance à une dictature du prolétariat : la démocratie populaire.

Bref, la révolution prolétarienne joue un rôle très important dans l'histoire de l'humanité. Elle est comme disait Marx :

« ...la rupture la plus radicale avec le régime traditionnel de propriété privée et qui ne pourra naturellement se faire au début que par une violation despotique du droit de propriété, et du régime bourgeois de production, c'est-à-dire des mesures qui, économiquement, paraissent insuffisantes et insoutenables

mais qui au cours du mouvement se dépassent elles-mêmes et sont indispensable comme moyen de bouleversement du mode de production tout entier »⁵⁰.

Sur ce point, la révolution prolétarienne dépasse sa phase transitoire et va rejoindre maintenant, son stade final qui est le « communisme ». Mais on ne peut pas encore parler de la société communiste proprement dit sans parler d'abord, de la phase inférieure qui est le « socialisme » : la première forme de la société communiste fraîchement né de l'effondrement du communisme.

III-Le socialisme

Si le *capitalisme* est la domination de la minorité riche sur la majorité pauvre, le *socialisme*, par contre, est la dictature de la majorité anciennement dominée sur la minorité exploiteuse. Si le premier est la valorisation des propriétés privées, le second en fait des propriétés collectives. D'une autre manière, le socialisme est l'opposé de l'individualisme. Tels sont les fonds même de ce nouveau chapitre que nous allons analyser ci-dessous.

Dans son ouvrage intitulé « *Critique du programme de Gotha* », Marx conteste mutuellement l'idée de Lasalle selon laquelle l'ouvrier, en régime socialiste, recevra le produit intégral de son travail. Marx montre pourtant que de la totalité du produit social, il faut encore défalquer certaines choses comme les fonds pour accroître la production ; pour remplacer les machines usagées. Il y a aussi les objets de consommations comme les frais des écoles, les hôpitaux, etc....C'est pourquoi Marx, dans l'analyse de la société socialiste, s'efforce de savoir comment gérer le mieux possible ce

⁵⁰ Karl (M), Friedrich (E), *Manifeste du parti communiste*, p.58

malentendu ? Comment organiser les conditions de vie dans une société où le capitaliste n'existera plus ? Expliquant sa vision, Marx écrit:

« Ce à quoi nous avons affaire ici, c'est à une société communiste non pas telle qu'elle s'est développée sur les bases qui lui sont propres, mais au contraire telle qu'elle vient de sortir de la société capitaliste ; une société, par conséquent, qui, sous tous les rapports, économique, moral, intellectuel, porte encore des stigmates de l'ancienne société des flancs de laquelle elle est issue »⁵¹.

C'est cette société communiste qui vient de sortir de ses flancs du capitalisme et qui porte encore les stigmates de la vieille société que Marx appelle la première phase ou phase inférieure de la société communiste et que l'on appelle habituellement le socialisme.

Désormais, les moyens de production ne sont plus la propriété privée d'individus. Ils appartiennent maintenant à la société toute entière. Ce qui signifie que si dans le régime capitaliste les travailleurs ont subi des injustices sous toutes leurs formes parce qu'ils devaient travailler avec des moyens de production qui ne leur appartiennent pas. Dans le régime socialiste, par contre, les travailleurs deviendront les maîtres du pouvoir et détiennent les moyens de production. La distribution des biens sera alors en fonction du travail effectué et non plus du pur hasard. Dans ce cas, le socialisme est antilibéral car il dévoile la condition injuste des travailleurs sous le régime capitaliste.

Sur ce point, le socialisme se donne alors pour tâche majeure l'égalité des conditions par la « suppression de la propriété privée ». Autrement dit, le socialisme veut avant tout l' « égalité sociale ».

⁵¹ Marx (K), *Critique du Programme de Gotha*,
<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1875/05/18750500.htm>

Mais pour que cette égalité sociale soit réalisée, Marx propose d'abord l'abolition du « droit bourgeois » qui, comme tout droit, présuppose l'inégalité. Cela du fait que tout droit consiste dans l'application d'une règle unique à des gens différents, à des gens qui, en fait, ne sont ni identiques ni égaux. Aussi, le « droit bourgeois » équivaut à une violation de l'égalité, à une injustice.

Dans ce cas, quand Lasalle parle dans le socialisme de « partage équitable » (droit égal de chacun au produit égal de travail), Marx, de son côté, le condamne pour sa défense du droit bourgeois. Il fonde son jugement sur le fait que les individus ne sont pas égaux : l'un est plus fort, l'autre plus faible ; l'un est marié, l'autre non ; l'un a des enfants, l'autre en a moins etc. Synthétisant sa pensée, Marx écrit :

«A l'égalité de travail conclut Marx, et, par conséquent, à l'égalité de participation au fonds social de consommation, l'un reçoit donc effectivement plus que l'autre, l'un est plus riche que l'autre ; etc. Pour éviter tous ces inconvénients, le droit devrait-être non pas égal, mais inégal⁵² ».

Ainsi, en ce qui concerne la justice et l'égalité, la première phase du communisme ne peut donc pas encore les réaliser ; des différences subsisteront encore quant à la richesse. Autrement dit, dans la phase inférieure du communisme, seule l'exploitation de l'homme par l'homme sera supprimée car les moyens de production (fabrique, machines, terre, etc.) sont déjà des propriétés collectives. Mais en revanche, il est encore incapable de détruire la répartition des objets de consommation « selon le travail ».

⁵² Marx (K), *Critique du Programme de Gotha*,
<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1875/05/18750500.htm>

De ce fait, cette première phase du communisme n'est pas encore sa phase finale puisqu'il a encore d'un côté, l'inévitable inégalité des hommes entre eux, et de l'autre le fait que la transformation des moyens de production en propriété commune ne supprime pas en elle seule les défauts de la répartition et l'inégalité du « droit bourgeois », qui continue de régner, puisque les produits sont repartis « selon le travail ». Et Marx poursuit,

« Ces défauts sont inévitables dans la première phase de la société communiste telle qu'elle vient de sortir de la société capitaliste après un long et douloureux enfantement. Le droit ne peut jamais être plus élevé que l'état économique et que le degré de civilisation qui y correspond ...⁵³ ».

De ce fait, dans la première phase de la société communiste (que l'on appelle ordinairement socialisme), le « droit bourgeois » n'est pas aboli complètement, mais seulement en partie, seulement dans la mesure où la révolution économique a été faite, c'est-à-dire seulement en ce qui concerne les moyens de production. L'autre partie consiste en la répartition des produits (la répartition du travail) entre les membres de la société « à chacun selon son travail » ou encore « qui ne travaille pas, ne doit pas manger ». Ces principes socialistes sont déjà été réalisés. Pourtant ce n'est pas encore le communisme car il n'élimine pas encore le droit bourgeois.

C'est la raison pour laquelle Marx, dans le socialisme, exige encore la nécessité d'un Etat (Etat socialiste), chargé cette fois-ci, tout en protégeant la propriété commune des moyens de production, de protéger l'égalité du travail et l'égalité dans la répartition des produits. Faisant sienne cette idée de Marx, Lénine écrit:

⁵³ Idem

« Tant que le prolétariat a encore besoin de l'Etat, ce n'est point pour la liberté, mais pour organiser la répression contre ses adversaires et le jour où il devient possible de parler de liberté, l'Etat cesse d'exister comme tel ⁵⁴ ».

Autrement dit, si le prolétariat a encore besoin d'un Etat c'est seulement pour briser la résistance des capitalistes exploiters et pour pouvoir enfin exercer démocratiquement les fonctions de l'Etat. Ce qui justifie de plus le fait que les classes exploiteuses (bourgeois) ont besoin de la domination politique pour maintenir l'exploitation, pour défendre les intérêts égoïstes d'une infime minorité contre l'immense majorité du peuple. Les classes exploitées (prolétaires), par contre, ont besoin de la domination politique pour supprimer complètement toute exploitation, c'est-à-dire pour défendre les intérêts de l'immense majorité du peuple contre l'infime minorité des capitalistes.

Bref, par ce système marxiste, on a pu qualifier le socialisme de Marx d'un « socialisme scientifique » du fait qu'il ne faisait pas appel, comme ses prédécesseurs « utopiques », à des aspirations morales ou humanitaires mais se donnait comme une interprétation rigoureuse de l'histoire et de l'évolution économique, d'après laquelle « le prolétariat ouvrier devenait l'agent prédestiné de la destruction inévitable du capitalisme et de l'instauration d'une société communiste. Ce qui signifie que Marx, à la différence des nombreux socialistes comme lui, est le seul qui a pu prévenir l'avènement du communisme. C'est-à-dire qu'après avoir dépassé la phase transitoire et inférieure du collectivisme, Marx prolonge très vite sa démarche vers le communisme qui est d'ailleurs la phase suprême de sa philosophie dite praxiste.

Du côté des bourgeois, il est facile pour eux de traiter un semblable régime social de « pure utopie », et de railler les socialistes qui promettent

⁵⁴ Lénine, *L'Etat et la révolution*, p.145

à chaque citoyen le droit de recevoir de la société, sans aucun contrôle de son travail, autant qu'il voudra des truffes, d'automobile etc. Mais jamais il n'est venu à l'esprit d'aucun socialiste jusqu'ici de promettre l'avènement de la phase supérieure qu'est le communisme.

Bref, le socialisme commence par l'expropriation des capitalistes et leur contrôle strict par l'ouvrier. Autrement dit, il doit-être exercé non par l'Etat des fonctionnaires, mais par l'Etat des ouvriers armés.

Mais puisque dans la première phase, l'Etat persiste toujours, ainsi, pour qu'il s'éteigne complètement, il faut l'avènement du communisme intégral.

CHAPITRE II

LA FIN (BUT) DE LA LUTTE MARXISTE

I- Le communisme

Si Lénine considère l' « impérialisme » comme le stade suprême du capitalisme, Marx, de son côté, en fait du communisme le stade suprême du socialisme. A cet effet, le communisme est donc l'aboutissement final des processus révolutionnaires car l'Etat socialiste n'est qu'une simple transition. Rappelons qu'à ce stade, l'Etat continue toujours d'exister dans le but d'asservir les anciens exploités. Or, d'après tout ce qui précède, nous avons pu conclure que tant qu'il y a une classe qui domine une autre classe ; tant qu'il y a une minorité détentrice d'un moyen de production et que cette minorité exploite la majorité des, on ne peut jamais parler de liberté ni d'égalité. En d'autres termes, l'Etat présuppose toujours une inégalité dans tous les sens. En effet,

« Tant que l'Etat existe, il n'y a pas de liberté. Quand il y aura la liberté, il n'y a plus d'Etat⁵⁵ ».

Face à ce problème majeur qui assombrit l'humanité, Marx ne s'est pas arrêté là. Il poursuit son chemin en allant jusqu'au dernier stade du communisme qu'il considère comme la réponse à tout problème : c'est ce qu'il entend par « société future » où chaque travailleur recevrait donc la

⁵⁵ Marx (K), *Critique du Programme de Gotha*,
<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1875/05/18750500.htm>

part exacte correspondant à son travail, sans prélèvement d'un profit, d'une plus-value. Ce qui signifie que pour qu'on puisse vivre en homme libre et dans égalité, il faut abolir la division des classes dans la société. Or, tant qu'il y a un Etat, les différences des classes persisteront toujours. Autrement dit, l'Etat ne naît nécessairement que dans une société où il y a opposition des classes.

C'est la raison pour laquelle beaucoup d'anarchistes prévoient même la suppression de cet Etat pour qu'on puisse parler enfin de liberté et d'égalité. L'abolition de l'Etat, telle est la condition de libération de tous les opprimés. D'où ce passage :

« *L'Etat doit-être aboli du jour au lendemain*⁵⁶ »

Influencé par son collaborateur à la Gazette rhénane, Moses Hess, de cette idée de communisme, Marx a pu apercevoir qu'enfin de compte, le communisme de ce dernier était un communiste anarchiste du moment où il prévoit aussi la suppression de l'Etat (*abolition de division des classes et instauration d'une nouvelle organisation basée sur la communauté des Biens, planification de la production selon les besoins de la communauté*).

Avec Marx, par contre, le communisme sera l'aboutissement nécessaire du développement de l'humanité. Autrement dit, un communisme qui se réalise avant tout et de la façon la plus approfondie dans l'action humaine ; il se transforme d'activité partielle (*Division du travail*) en activité intégrale qui unit toute création, que ce soit pratique, artistique, morale, et même le développement idéologique, etc.

Dans ce cas, avec le communisme naîtra une réconciliation entre l'homme et sa création. Si auparavant (avec le capitalisme) l'homme était

⁵⁶ Marx (K), *Critique du Programme de Gotha*,
<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1875/05/18750500.htm>

étranger à son travail, maintenant, ce dernier fait parti de lui-même ; il est devenu ses premiers besoins vitaux. Alors, il n'y a plus aliénation dans le travail, donc, plus de différence que ce soit au niveau du travail, que ce soit entre les membres de la société toute entière. Désormais, mais avec le communisme, chacun reçoit la valeur exacte de sa production.

En effet, puisque la différence des classes a disparu dans cette réconciliation, l'Etat disparaît en même temps dans la mesure où il n'y a plus personne à mâter, personne dans le sens d'aucune classe, il n'y a plus lutte systématique contre une partie déterminée de la population. C'est alors le début d'une société où il n'y aura plus opposition des classes : ainsi se réalise enfin la notion de « liberté » et d' « égalité », les véritables mots clés du communisme tels qu' a prévu Marx dans sa démarche de la libération des ouvriers de l'emprise des capitalistes. En un mot, par le communisme, l'Etat ne sera pas abolit comme le prévoient Hess et les Anarchistes, mais il s'éteint. Selon les dires d'Engels,

« *L'Etat n'est pas aboli, il s'éteint*⁵⁷ »

Aux yeux de Marx, le communisme est alors pour l'homme la seule voie vers la liberté et de l'égalité entre eux. Il est la condition *sine qua non* de la fin de tout antagonisme entre le travail intellectuel et le travail manuel et que, par conséquent, disparaissent les principales sources d'inégalité sociale.

A cet effet, si dans le socialisme la devise est « produire, produire davantage ; à chacun selon sa capacité », dans le communisme, au contraire, la devise sera « à chacun selon ses besoins ». Autrement dit, l'Etat pourra s'éteindre complètement quand la société aura réalisé le principe selon lequel « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses

⁵⁷ Friedrich Engels, *Socialisme utopique, Socialisme scientifique*, p.73

besoins ». Ce qui signifie que quand les hommes seront si bien habitués à respecter les règles fondamentales de la vie en société et que leur travail sera devenu si productif, qu'ils travaillent volontairement selon leurs capacités, dans ce cas, le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital de l'homme. En d'autres termes, le travail a repris enfin sa véritable essence, c'est d'être quelque chose de productif, c'est-à-dire quelque chose en quoi nous pourrions avoir une satisfaction, et de tirer un avantage ou bénéfice en récoltant ce que chacun a semé.

En quelques mots, la production communautaire est le principe et l'objectif final du socialisme. Au fil des années, cette production devient abondante. Une fois cette abondance atteinte, la propriété privée disparaît d'elle-même et, par conséquent, la division de la société en deux classes antagoniques disparaît d'elle-même aussi. Comme l'Etat est né de la division de la société en deux classes, ainsi, la disparition des classes entraînerait nécessairement l'extinction de l'Etat. D'où Marx définit cette nouvelle société d'« une société sans classe, sans Etat ». C'est pourquoi on ne peut jamais parler d'un Etat communiste. On ne parle que d'une société communiste.

Bref, le communisme fait appel à l'humanité réformée, douée d'une moralité supérieure par rapport à celle d'aujourd'hui, car il suppose le respect le plus total de l'originalité de chacun dans le choix des moyens susceptibles de conduire l'homme à sa perfection : le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous.

Dans ce cas, le communisme vise un idéal collectiviste de fraternité. Au niveau familial, il supprime aussi les problèmes qu'on rencontre quotidiennement. Si nous prenons le cas de la femme asservie aux humiliations des travaux domestiques. La solution de ce problème exige le marxisme en élaborant un système dont les femmes feront partie dans la production et qui se caractérisera par :

« *La rentrée de tout le sexe féminin dans l'industrie publique*⁵⁸ »

Ainsi, la femme, mise sur le même pied d'égalité que les producteurs, sera l'égale de l'homme. Le communisme, en ce moment, élimine toute sorte de contradictions possibles pour que l'homme prenne conscience de son pouvoir réel de démiurge.

En un mot, le communisme tel qu'il a été pensé par le marxisme sera le remède de tous les maux de la société. Il est, en ce moment, le résumé de l'étude approfondie de la situation économique, politique, sociale et religieuse d'Allemagne où Marx a vécu. Et c'est à partir de là qu'il élabore un monde nouveau dépourvu de toute domination que ce soit économiquement, politiquement, socialement ou par la religion. Bref, le communisme sortira enfin l'humanité du règne de la fatalité pour entrer dans celui de la liberté et l'égalité collective.

De tout ce qui précède, on a pu conclure que le communisme est un mode d'organisation sociale basée sur l'abolition de la propriété privée des moyens de production et d'échange au profit de la propriété collective. La transition entre le système capitaliste et la société communiste, sans classe et sans Etat, nécessite une phase transitoire de dictature du prolétariat.

Dérivé du socialisme, le communisme s'inspire largement du système politique, économique et social, exposé par Karl Marx et Friedrich Engels. Cette alternative au capitalisme y est décrite comme:

« *Une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous*⁵⁹ ».

⁵⁸ Karl Marx, *Le Capital* p.168

⁵⁹ Karl (M), Friedrich (E), *Manifeste du Parti Communiste*,
<http://www.marxists.org/français/marx/works/1847/00/kmfe184700000a.htm>

Dans ce cas, il faut bien se garder pour ne pas confondre le communisme avec « le Parti Communiste » ; car le communisme est une doctrine sociale basée sur l'abolition de la propriété individuelle et sur la mise en commun de tous les moyens de production et de tous les produits, il tend à substituer au régime capitaliste actuel une forme de société égalitaire et fraternelle.

II- L'essor actuel du marxisme

D'après la loi de l'évolution dialectique, le capitalisme, tout comme les autres systèmes politiques antérieurs, est susceptible de renversement dans le sens où il suppose un antagonisme des classes. Rappelons que cette évolution est due à une révolution successive qui a été l'œuvre des peuples opprimés, ou exploités (les esclaves dans l'Antiquité, les serfs dans le Moyen Age). A l'époque de Marx c'est-à-dire dans le temps moderne, cette révolution semble de plus en plus évoluée surtout là où le régime capitaliste était le plus puissant. Autrement dit, à force de vouloir être plus puissant, et de pouvoir dominer le monde, le capitalisme a fait un énorme faux pas. Il semble avoir perdu la bataille. C'est de là qu'il a été lui-même la cause de sa propre dislocation.

A ce point, la révolution marxiste a pris une énorme ampleur pour pouvoir ainsi créer une société autre que les sociétés antérieures : une société sans classe, sans Etat, c'est-à-dire une société libre sans contrainte interne ni externe. Désormais, tout le monde est libre de réclamer ce qui lui revient de droit. Et en ayant des droits dans une société veut automatiquement dire qu'on est de citoyen. Ainsi avec ce nouveau système de Marx, tout le monde a des droits et est libre d'en réclamer.

Mais une question dernière question de taille subsiste: jusqu'où s'est allée cette lutte marxiste pour les prolétaires?

Il est admis que la révolution marxiste, a éclaté dans le seul but de mettre fin à tous les maux du monde. Sur ce point, force est de reconnaître

que cette révolution a beaucoup marqué l'humanité contemporaine dans le sens où elle fait revenir en l'homme sa véritable essence qui a été aliénée dans le système capitaliste. L'homme qui n'était que l'ombre de lui-même devient maintenant un homme plein de dignité et de fierté; s'il était perdu dans l'espace, le voilà maintenant qui revient sur terre; s'il était inconscient, désormais, il est en pleine possession de sa mémoire ou plutôt de sa conscience.

Fort de cette conviction, Marx, va maintenant répandre cette révolution dans le monde entier. Car il soutient que la révolution doit être « permanente » ou « universelle ». Lénine semble partager la même idée. A ce propos, ce dernier affirme :

« Lutte, échec, nouvelle lutte, nouvel échec, nouvelle lutte encore, et cela jusqu'à la victoire. Telle est la logique du peuple⁶⁰ ».

Autrement dit, Marx et Lénine soutiennent, tous les deux, qu'une fois la victoire obtenue, le relais du socialisme doit se faire simultanément dans les principaux pays d'Europe.

Mais au cours de notre analyse, on a pu constater que la révolution semble avoir échoué en chemin. Car pour pouvoir étendre le communisme dans le monde entier, les perspectives se trouvaient modifiées, jusqu'à paraître renversées. En d'autres termes, il se trouve que dans les pays les plus capitalistes comme l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats Unis d'Amérique et la France, il était difficile d'y mener la révolution. A cet effet, la révolution marxiste avait des limites, elle n'a pas pu se réaliser dans certains pays, d'Europe. Par contre, elle s'est exportée vers les pays

⁶⁰ <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Propriété.htm> Lénine

moins avancés comme Cuba, le Corée du Nord, l'Indochine, l'Inde et plus particulièrement la Chine.

Sur ce point, l'idée de communisme apparaît, pour ces pays, comme un moyen pour les ouvriers des s'affranchir de leur exploitation. Lénine, qui est le véritable fondateur du communisme moderne en Union soviétique, a mis en avant l'aspect révolutionnaire contenu dans le marxisme et la dictature du prolétariat. Définissant le concept de « communisme », Lénine écrit :

« Le communisme, c'est le pouvoir des Soviets plus l'électrification du pays⁶¹ ».

Ce qui revient à dire que le communisme n'a pas seulement renversé les injustices, mais aussi il a pu être l'organisation mondiale des ouvriers. Autrement dit, il a pu tracer un chemin libre pour les prolétaires dans leurs revendications.

Aujourd'hui encore, bien après l'échec de l'Union soviétique (avec pour grands noms Lénine, Staline ou plus tard Gorbatchev) et l'évolution des théories qui se réclament du marxisme, les partis communistes tentent en vain de s'affirmer en Europe. Pour dire qu'enfin de compte, la révolution marxiste est toujours en marche. Nous pouvons affirmer cela dans le cadre de la législation sur le travail et de droit de grève. Tout le monde est libre maintenant d'instaurer une libre association dans le travail et de créer des syndicats.

Bref, le marxisme a beaucoup marqué le monde contemporain à cause de sa tendance plutôt économique. Actuellement, nous constatons que presque tous les travailleurs ont le droit de revendiquer ou de réclamer librement leurs droits ; ce qui n'était pas le cas auparavant. A ce

⁶¹ <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Propriété.htm> Lénine

propos, la mondialisation et de la globalisation pourraient-elles redonner vie à ce mouvement socio-économique ?

Rappelons à ce sujet que le marxisme ou la révolution marxiste n'a touché que la moitié des pays de l'Occident et quelques pays de l'Orient. Alors que le capitalisme dont on a prévu la disparition traîne les pieds pour mourir et semble même regagner de la vitalité. Les Etats-Unis, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, le Japon, voire l'ex-URSS et la Chine pourraient servir d'illustrations dans ce domaine.

De plus, il y a eu aussi des tentatives d'instauration de ce système dans certains pays surtout de l'Afrique du temps de Thomas Sankara au Burkina Faso par exemple et même ici à Madagascar. Il ne faut pas oublier que nous avons assisté en 1990 à l'éclatement de l'URSS devant le capitalisme de l'Occident, entraînant ainsi l'effondrement de la grande muraille de l'idéologie marxiste incarnée par l'ancien empire des Tsars.

A l'heure actuelle, le glas semble avoir sonné pour ce système. Certes, il existe toujours des partis communistes dans le monde mais ils ne sont jamais parvenus au pouvoir. Seule la Chine reste encore officiellement la fidèle héritière de ce système politique mais avec quelles modulations dans son système économique !

CONCLUSION

Cofondateur avec Friedrich Engels du communisme scientifique, Karl Marx est, à ce titre, l'un des initiateurs du mouvement ouvrier international contemporain. Ses théories politiques et économiques sont à l'origine de l'établissement des régimes communistes dans de très nombreux pays, et pour cela, il demeure l'un des penseurs qui a le plus fortement marqué le xx^e siècle de son empreinte.

Ainsi, d'après les analyses que nous venons d'effectuer, nous avons pu constater que la philosophie de Karl Marx est basée sur l'étude des problèmes des prolétaires de son époque. De ce fait, les prolétaires sont le centre de ses analyses. Rappelons que quand Marx parle de prolétariat, il désigne par là, la classe sociale des travailleurs, qui ne possède pour vivre que leur force de travail. Autrement dit, pour survivre les prolétaires doivent louer leur force de travail à ceux qui détiennent les moyens de production (le Capital), les bourgeois. Dans ce cas, cette classe est donc composée des salariés et des chômeurs. C'est ainsi que les ouvriers agricoles, les petits paysans et les paysans pauvres constituent le prolétariat qui s'oppose à la bourgeoisie. Cette divergence d'intérêts est source de conflits, conflits qui tout au long de l'histoire, ont donné naissance à la « lutte des classes ». Considérée comme moteur de l'histoire, la « lutte des classes » a été pendant très longtemps le cheval de bataille du mouvement marxiste.

C'est là l'origine de la théorie marxienne dite « philosophie de la praxis » et qui a pour but d'éliminer l'exploitation de l'homme par l'homme par une révolte contre le système capitaliste car celui-ci paraît, aux yeux de Marx, être la source de tous les maux dont souffre la classe ouvrière.

En d'autres termes, la théorie marxienne de la *praxis* se présente comme une arme dont l'objectif est la destruction du capitalisme car l'économie de ce système est une économie de « profit ». L'ouvrier, par sa

force de travail, succombe dans la misère et le travail devient pour lui une activité forcée, si bien que sa place paraît raillée aussi bien dans le domaine de droit humanitaire que social. Autrement dit, il est noyé dans l'oppression et l'humiliation, en un mot, dans l'aliénation.

Fondant sa démarche sur une analyse dite « scientifique » de l'exploitation de l'homme dans tous les domaines, l'intention de Marx était d'abolir la société privée tout en luttant contre les injustices économiques des capitalistes. Comme nous le savons pertinemment, l'économie est la base de toutes les autres sciences ; ainsi, lutter contre les injustices économiques c'est pour notre auteur, lutter contre les injustices sociales, politiques et religieuses.

Le projet de Marx a été favorisé par le fait que l'économie capitaliste traversait une période difficile, celle de la « surproduction ». A force de vouloir gagner trop de bénéfice, le capitaliste se trouve sans se rendre compte dans la voie de sa propre disparition. Le profit provoque une surproduction qui d'ailleurs engendre une sous-consommation, car les consommateurs sont des pauvres, les prolétaires. Dans ce cas, la production augmente en même temps que le paupérisme s'accroît.

En résumé, le marxisme est une analyse du capitalisme, un système dont la finalité est l'accumulation du capital par le biais des profits (ou plus-values). Ces profits représentent la part non rétribuée du travail des prolétaires à qui l'on ne donne que de quoi renouveler leur force de production. Pour Marx, le capitalisme conduit à des contradictions (exploitation de l'homme par l'homme): concentration des richesses sur une classe de la société et misère pour l'autre ; accroissement continu de la rentabilité par le progrès technique, surpopulation de travailleurs, engendrant le chômage ; augmentation de la production sans augmentation de la consommation provoquant des crises cyclique de surproduction.

Ennemi juré de l'exploitation de l'homme par l'homme, et en compagnie de son ami Engels, Marx combatta sa vie durant le système capitaliste. Les deux amis estiment que la prise du pouvoir par le prolétariat est nécessaire et que cette révolution doit aboutir inéluctablement à une nouvelle forme de société, le communisme, une société sans classe et sans Etat, mettant fin à l'exploitation de l'homme par l'homme et rendant ainsi ce dernier maître de son histoire. La transition vers le communisme doit se faire en deux étapes, l'une courte de dictature du prolétariat pour garantir le triomphe de la révolution, et l'autre une longue phase d'élaboration du socialisme avec la collectivisation des moyens de production et d'échange.

Pour préparer la révolution, le prolétariat doit s'organiser sur les plans politique et syndical. L'internationalisme ouvrier devient la réponse à l'internationalisme des structures d'échange, de production et d'oppression du capitalisme.

Dans ce cas, Karl Marx conçoit sa théorie comme une synthèse de la philosophie allemande (Hegel), de l'économie politique anglaise (Adam Smith, David Ricardo) et des théories socialistes françaises, mêlant en permanence la théorie et la pratique, l'action politique et la réflexion intellectuelle. Voilà le grand mérite de notre philosophe. Ses idées et théories ont pris le nom de marxisme, ou socialisme scientifique qui constitue l'un des principaux courants de la pensée politique contemporaine. Ses analyses sur l'économie capitaliste, alliées à ses théories sur le matérialisme historique, la lutte des classes et la plus-value, sont devenues le fondement des doctrines socialistes au xx^e siècle.

En regard de son action révolutionnaire, ses théories sur la nature de l'État capitaliste, la route vers le pouvoir et la dictature du prolétariat, est d'une importance capitale. Ces doctrines, revues et complétées par la plupart des socialistes après sa mort, ont été reprises par Lénine puis, développées et appliquées, ont constitué le noyau de la théorie et de la pratique du bolchevisme et de la III^e Internationale. Atténuées, elles ont

également profondément influencé le courant du socialisme démocratique et réformiste au xx^e siècle, en particulier le socialisme français jusqu'au début des années 1980.

Toutefois, on a pu constater aussi que l'influence de Karl Marx sur ses contemporains n'est pas très significative de son vivant, mais elle s'accroît considérablement après sa mort, favorisée par l'importance croissante du mouvement ouvrier. Comme praticien de la politique, Karl Marx ne rencontre guère de succès. De même, et en tant que théoricien, il n'exercera une influence sur le mouvement ouvrier que pendant la dernière partie de sa vie. Sa pensée n'a pénétré de larges cercles que sous la forme de slogans superficiels et elle a été mélangée avec d'autres courants intellectuels de l'époque, comme le darwinisme ou le matérialisme mécaniste. L'un de ses héritiers est le marxisme-léninisme qui est le prolongement, au XX^e siècle, des théories de Marx et d'Engels, mettant davantage en avant l'activisme révolutionnaire et la dictature du prolétariat.

Force est cependant de reconnaître que le régime bourgeois revient en force mais le peuple devient de plus en plus sensible dès qu'une partie de ses droits se trouve violé. Autrement dit, le marxisme est une mesure prise pour dépasser l'exploitation bourgeoise, mais malheureusement, il n'était donc qu'un mode de vie. Malgré les efforts déployés par notre auteur en vue de faire du travail un « plaisir » pour les travailleurs, le projet marxien n'a jamais vu le jour, il n'a jamais été réellement mis en place. En d'autres termes, la société communiste telle que Marx l'avait imaginée reste alors un concept théorique mais elle reste un modèle pour tout régime politique.

Cependant, la théorie économique de Marx s'avère être un grand succès car elle a beaucoup contribué à l'évolution du monde moderne. Mais une question fondamentale : serait-il possible un jour de voir la théorie marxienne entrer en effectivité afin de bien protéger les travailleurs contre leurs employeur ?

BLIBLIOGRAPHIE

I-ŒUVRES PRINCIPALES DE KARL MARX

1. *Capital*, livre I, Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1969, 709p.
2. *Manifeste de Parti Communiste*, Moscou, éd. du Progrès, 1978, 94p.
3. *Idéologie allemande*, Paris, éd. Sociales, 1976, 622p.
4. *Contre le réformisme*, trad. Zauboski, Moscou, éd. du progrès, 1983.
5. *Œuvres choisies*, Tome I, Moscou, éd. du progrès, 1978, 610p.
6. *Salaire, Prix et Profit*, Paris, éd. Sociales, 1960, 100p.
7. *Travail, Salaire et Capital*, Moscou, éd. du progrès, 1978, 115p.
8. *Utopisme et Communisme de l'Avenir*, Paris, éd. Maspero, 1976, 179p.
9. *Critique de programme de Gotha*, Pékin, éd. en Langues Etrangères, 1978, 98p.
10. *Thèses sur Feuerbach*, Paris, éd. sociales, 1845, 944p.
11. *Manuscrits de 1844*, trad. Battigoli, Paris, éd. sociales, 1844, 179p.
12. *Sainte famille*, Paris, éd. sociales, 1845, 944p.
13. *Travail salarié et Capital*, Moscou, éd. du progrès, Œuvres choisies, 1978, 115p.
14. *Du parti à la classe ouvrière*, Moscou, éd. du progrès, 1987, 424p.

II-LES COMMENTATEURS DE MARX

1. CALVEZ (J.Y.), *La pensée de Karl Marx*, Paris, éd. du seuil, 1956, 83p.
 2. ALTHUSSER (L.), BAR. (O), *Lire le Capital*, Paris, éd. Français Maspero, 1968, 226p.
- *Pour Marx*, Paris, éd. Français Maspero, 1960, 132p.

3. LEFEBRE (H.), *Le devenir du monde, faut-il abandonner le monde ?*, Paris, éd. Fayard, 1985, 274p.

→*Le marxisme*, Paris, P.U.F., 1961, 132p.

III. LES AUTRES OUVRAGES RELATIFS A MARX

1. ENGELS (Friedrich), *Etude sur le Capital*, Traduction de Kostos PAPAIOANNOU, MOSCOU, éd. du progrès, 1979, 189p.

2. ENGELS (Friedrich), *Anti-Dühring*, Moscou, éd. du progrès, 1987, 439p.
→*La pensée de l'histoire*, Paris, 1965, 313p, Collection 10/18.

3. COURS D'HONDT, *De Hegel à Marx*, Paris, éd. Flammarion, 1966, 756p.

4. LEFEBRE (H.), *Problème actuel du marxisme*, Paris, PUF, 1958, 132p.

5. GRISON (Dominique), *Histoire du marxisme contemporain*, Tome I, 261-340, Paris, Union générale d'éditions, VI^{ème} 1976, 446p.

6. LENINE, *Cahiers sur la dialectique de Hegel*, Tradition de GUTERMANN et LEFEBRE, Paris, éd. Gallimard, 1938.

7. MICHEL (Bertrand), *Comprendre le marxisme et l'histoire*, Paris, éd. sociales, 1979, 520p.

8. *La Bible*, La Société Biblique Malgache, éd.1965

IV-DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIE :

1. *Dictionnaire de l'économie politique*, Moscou, éd. du progrès, 1983, 468p.

2. *Grande encyclopédie*, Paris, M.M, Librairie Larousse, 1975, 7605 à 8240pp.

3. MORFAUX (Louis Marie), *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 1980, 400p.

4. *PETIT LAROUSSE en couleur*, Paris, Librairie Larousse, 1983, 166p.

V-DOCUMENTS SUR INTERNET

1. Marx (K.), *Contribution à la critique de la philosophie de droit de Hegel*, http://sep.fr/marx/txt/1843_critiqueh.htm, du 16/04/10 à 15h.
2. Marx (K.), *Question juive, critique des Droits de l'homme*, <http://perso.wanadoo.fr/marxiens/philo/pretapen/droithom.htm>, du 24/05/10 à 10 h50mn.
3. Marx (K.), *Introduction à la critique de l'économie politique*, <http://www.marxist.org/français/marx/works/1857/08/km18570829.ht,m>, du 26/03/10 à 14h40mn.
4. Marx (K.), *Manuscrits de 1844 (Economie politique et Philosophie)*, présentation et notes d'Emiles BOTTIGELLI, en version numérique par Jean Marie TREMBLAY, <http://pages.infinit.net/sociojmt>, du 16/02/10 à 16h.
5. Karl (M), Friedrich (E), *Manifeste du Parti Communiste*, <http://www.marxists.org/français/marx/works/1847/00/kmfe184700000a.htm>, du 16/02/10 à 16h.
6. Karl (M), *le Capital*, <http://www.marxists.org/français/marx/works/1867/Capital-I/index.htm>, du 24/06 à 11h30mn.

VI-SITES INTERNET

1. Récupérée de <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Propriété.htm> [Lénine](#), du 15/05/10 à 10h.
2. Article de © 2002. *Encyclopédie universalis*, p.14, du 16/06/10 à 09h.
3. Article de Wikipédia, *L'encyclopédia libre*. Jumbo : navigation, search.8384371,du21/06/10à11h30mn.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	2
INTRODUCTION	3
PREMIÈREPARTIE. ITINERIAIRE DE LA PHILOSOPHIE MARXISTE.....	8
CHAPITRE I : LA PHILOSOPHIE DE MARX, UNE PHILOSOPHIE DIALECTIQUE	9
I. Marx, sa vie et ses œuvres.....	9
II. Marx et ses prédécesseur.....	12
<i>II.1. Marx et la dialectique</i>	13
<i>II.2. Marx et le matérialisme de Feuerbach</i>	16
III. Marx et son matérialisme dialectique.....	20
CHAPITRE II. LA VISION GLOBALE SUR L'HISTOIRE DE L'OUVRIER.	23
I. Les conceptions anciennes de l'ouvrier.....	23
<i>I.1. La conception antique</i>	23
<i>I.2. La conception médiévale</i>	24
II. L'ouvrier moderne vu par Karl Marx.....	26
III. Marx et le matérialisme historique	28
DEUXIÈME PARTIE : LA STRUCTURE DE L'ECONOMIE CAPITALISTE:	31
CHAPITRE I : L'ECONOMIE COMME BASE D'UNE SOCIETE	32
I. Définition de l'économie en général	32
II. L'économie comme fondement de la superstructure	36
III. Les caractéristiques de l'économie capitaliste	41
CHAPITRE II. LE TRAVAIL COMME SOURCE D'ALIENATION.....	46
I. Définition marxiste de l'aliénation	46

II. Le processus du travail aliéné chez Karl Marx	51
III. Le travail ouvrier comme négation de l'essence humaine	56
<i>III.1. Les ouvriers dans le rapport salarial</i>	56
<i>III.2. L'étude de la plus-value</i>	59
TROISIEME PARTIE: LA SOLUTION PROPOSEE PAR KARL MARX...	64
CHAPITRE I: LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE.....	65
I. Source de la révolution.....	65
<i>I.1.La domination bourgeoise</i>	65
<i>I.2. La lutte des classes</i>	73
II. La dictature du prolétariat.....	77
III. Le socialisme.....	83
CHAPITRE II. LA FIN (BUT) DE LA LUTTE MARXISTE.....	89
I.Le communisme.....	89
II. L'essor actuel du marxisme.....	94
CONCLUSION.....	98
BIBLIOGRAPHIE.....	103
TABLE DES MATIERES.....	107